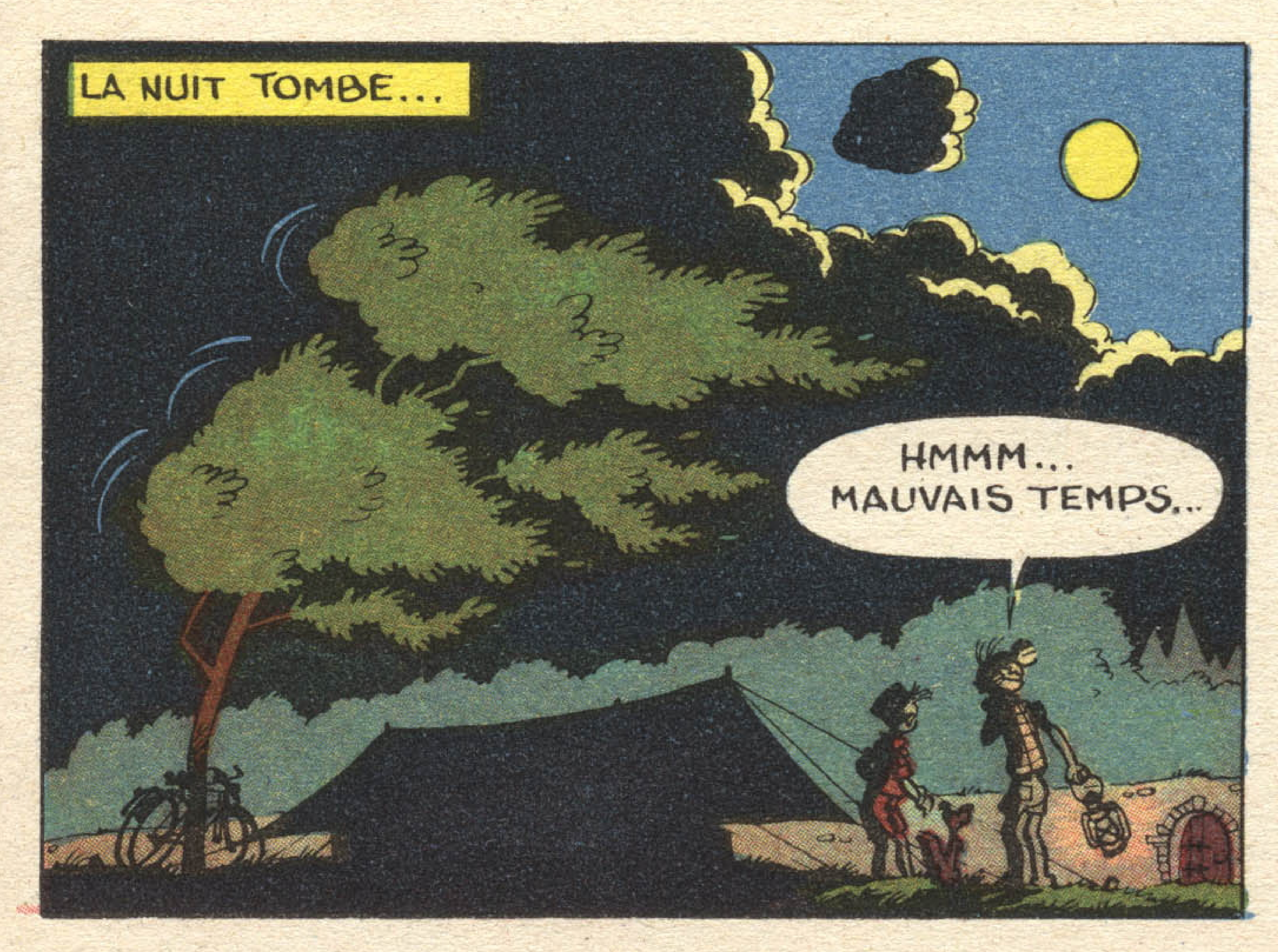


SPIROU

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

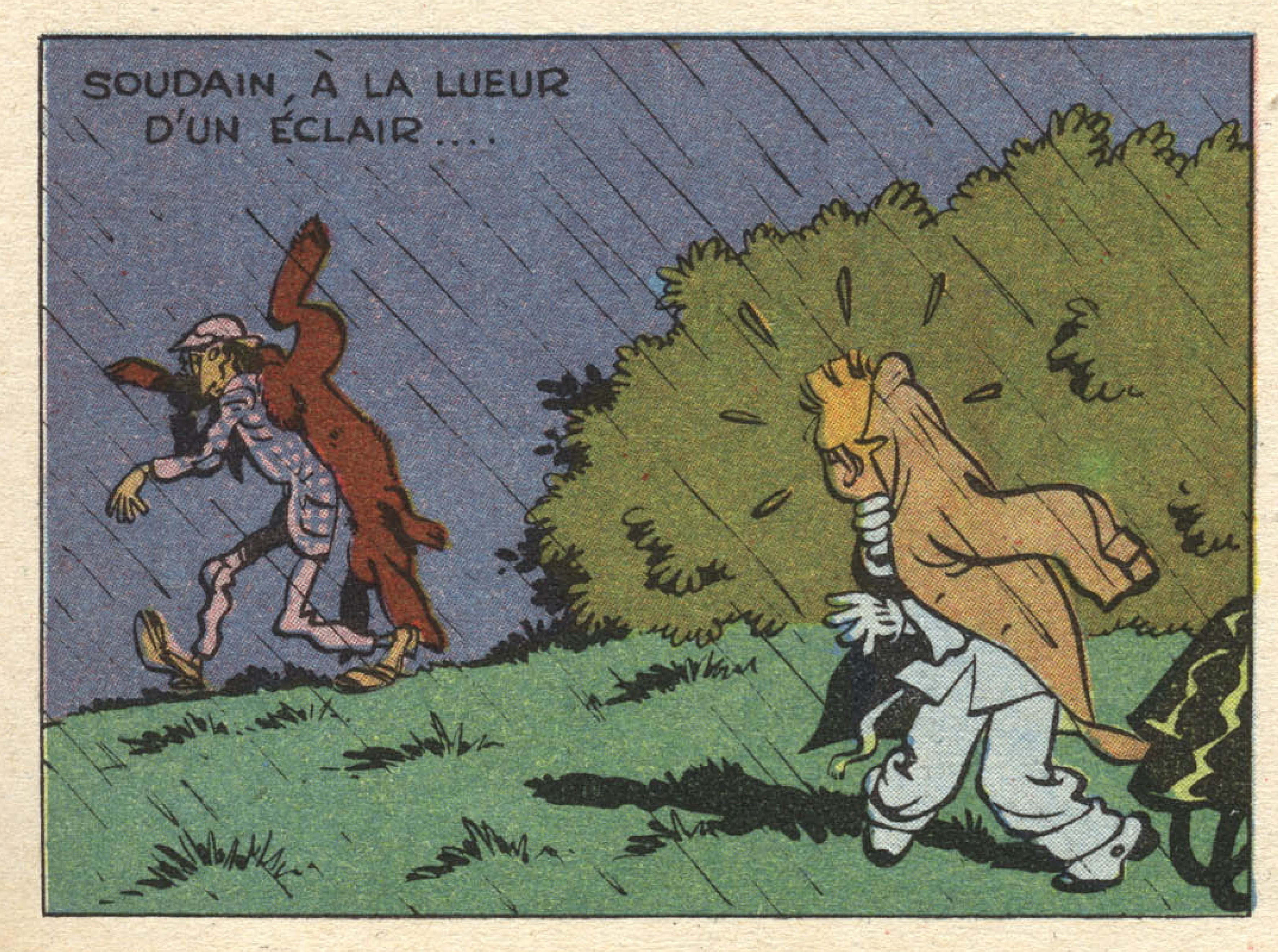
13e ANNEE. — N° 655. — 2 NOVEMBRE 1950. — 24 PAGES.









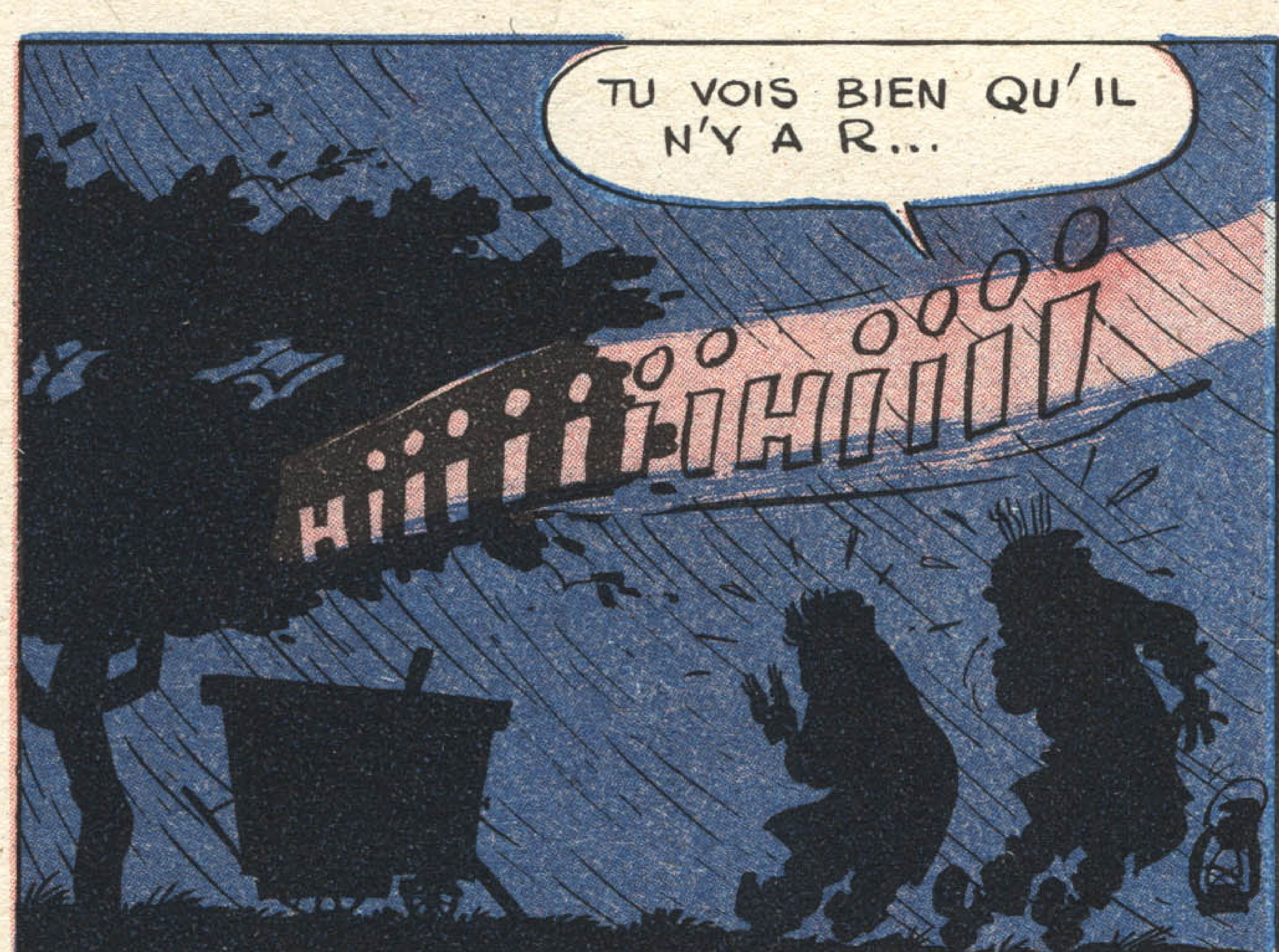


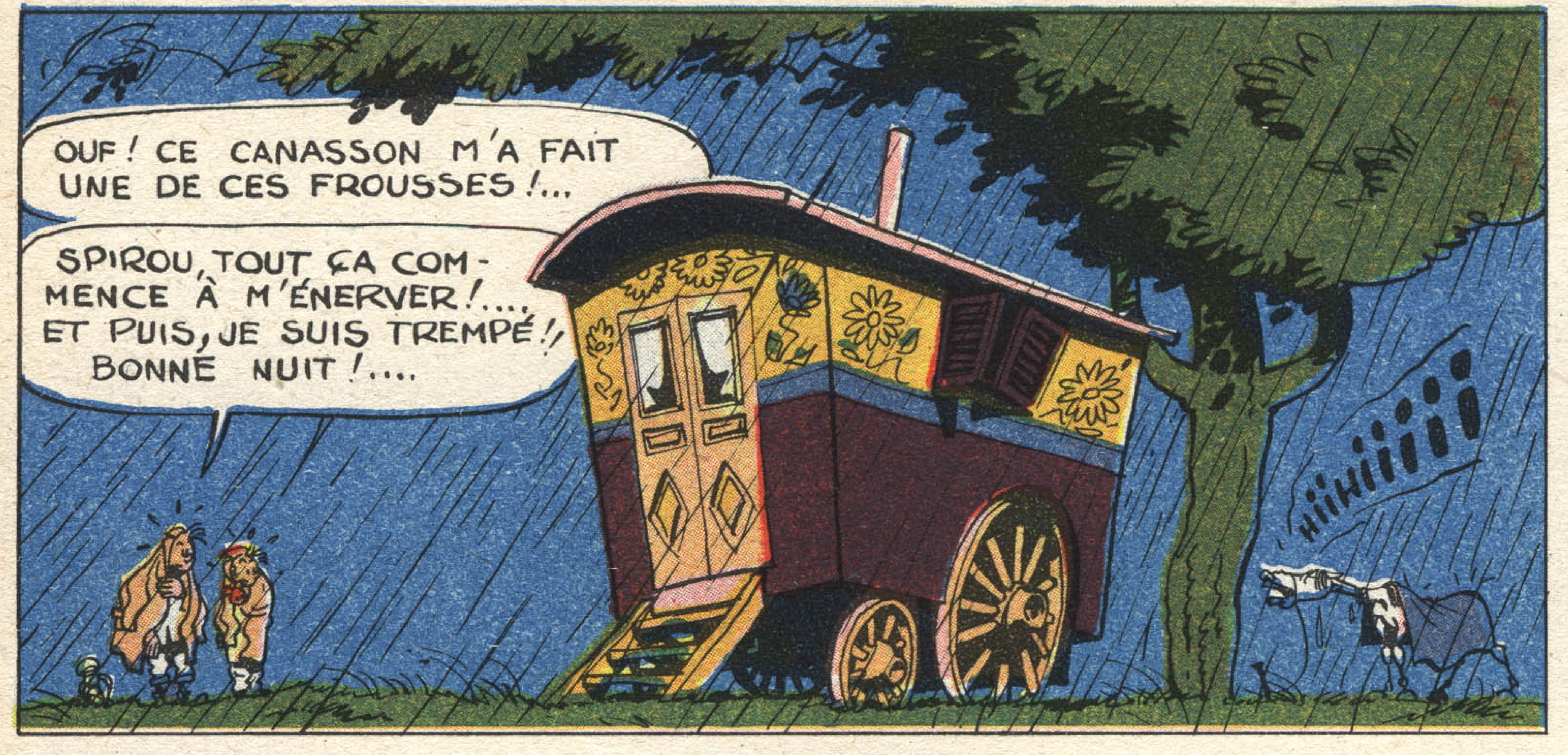



JE...J'AI VU...VU...UN HOMME....GENRE BOHÉMIEN!...IL PORTAIT UN .... UN.... LAPIN....ÉNORME !!... GRAND COMME...
ÇA VA ! JE NE MARCHE PAS ! CESSE TES BLAGUES ET DORS !....


ALLONS, SPIROU ! N'INSISTE PAS, MON VIEUX ! TU VOIS BIEN QU'IL N'Y A PERSONNE !.... TU AS RÊVÉ !...VIENS VITE DANS LA TENTE....
FANTASIO, JE SAIS CE QUE JE DIS ! DORS SI TU VEUX, MOI JE VAIS VOIR DU CÔTÉ DE CETTE ROULOTTE LÀ-BAS....


ENFIN, SPIROU, TU DEVIENS FOU ? TU AURAS VU QUELQU'UN QUI PORTAIT UN SAC....
NON NON ! J'AI NETTEMENT DISTINGUÉ !... C'ÉTAIT UN LAPIN !... UN LAPIN GRAND COMME UN HOMME !!...ÉTEINS LA LAMPE !...NOUS Y SOMMES...


TU VOIS BIEN QU'IL N'Y A R...
HIIIIIIHIIIIII


OUF ! CE CANASSON M'A FAIT UNE DE CES FROUSSES !...
SPIROU, TOUT ÇA COMMENCE À M'ÉNERVER !... ET PUIS, JE SUIS TREMPÉ !! BONNE NUIT !....


ME TIRER DE MES PLUMES PAR CE TEMPS !... POUR DES PRUNES ! ET NATURELLEMENT, TU N'AS PAS D'ALLUMETTES POUR RALLUMER LA LAMPE !! MILLE MILLIONS !....


QU'EST-CE QUE TU FAIS ?

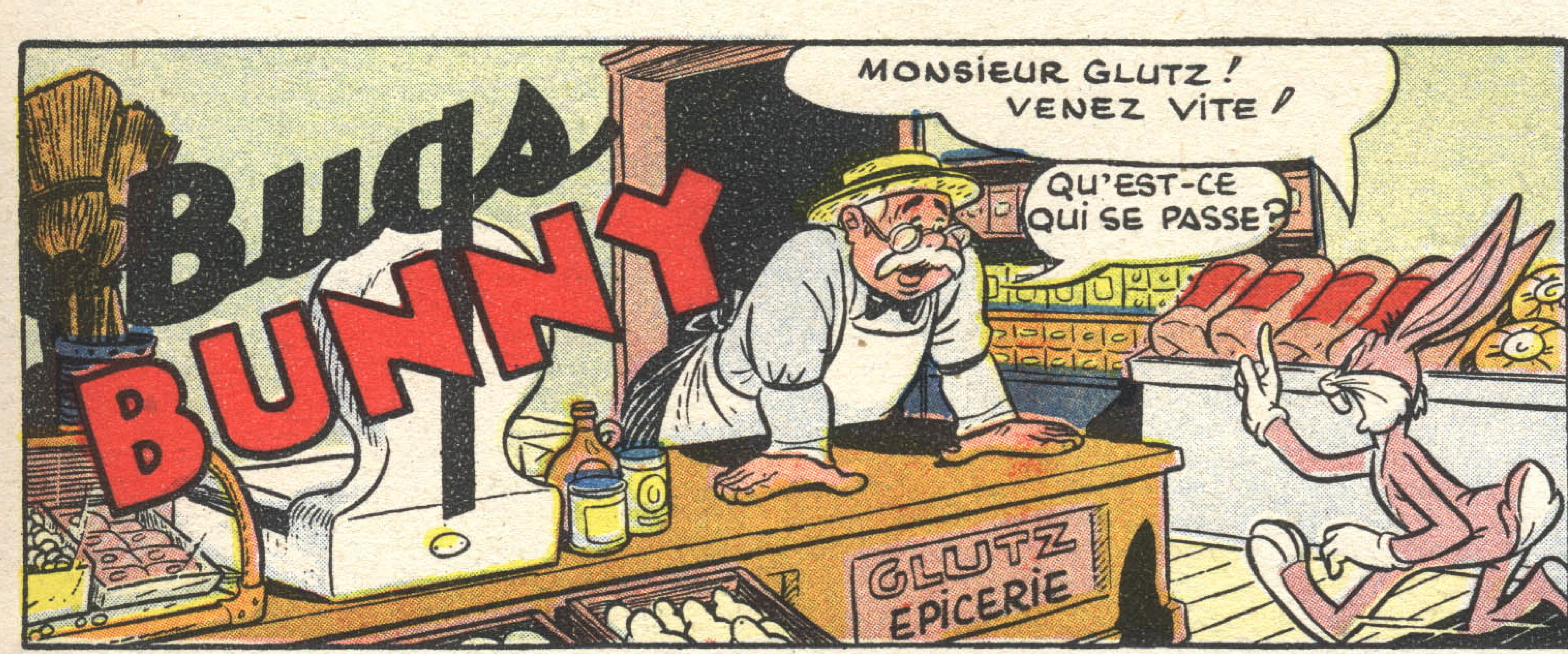

CE QUE JE FAIS ?!! JE MARCHE SUR MON LACET, ET JE TOMBE !...DANS LA BOUE !...
MAIS !...NOTRE TENTE ! OÙ EST-ELLE ??

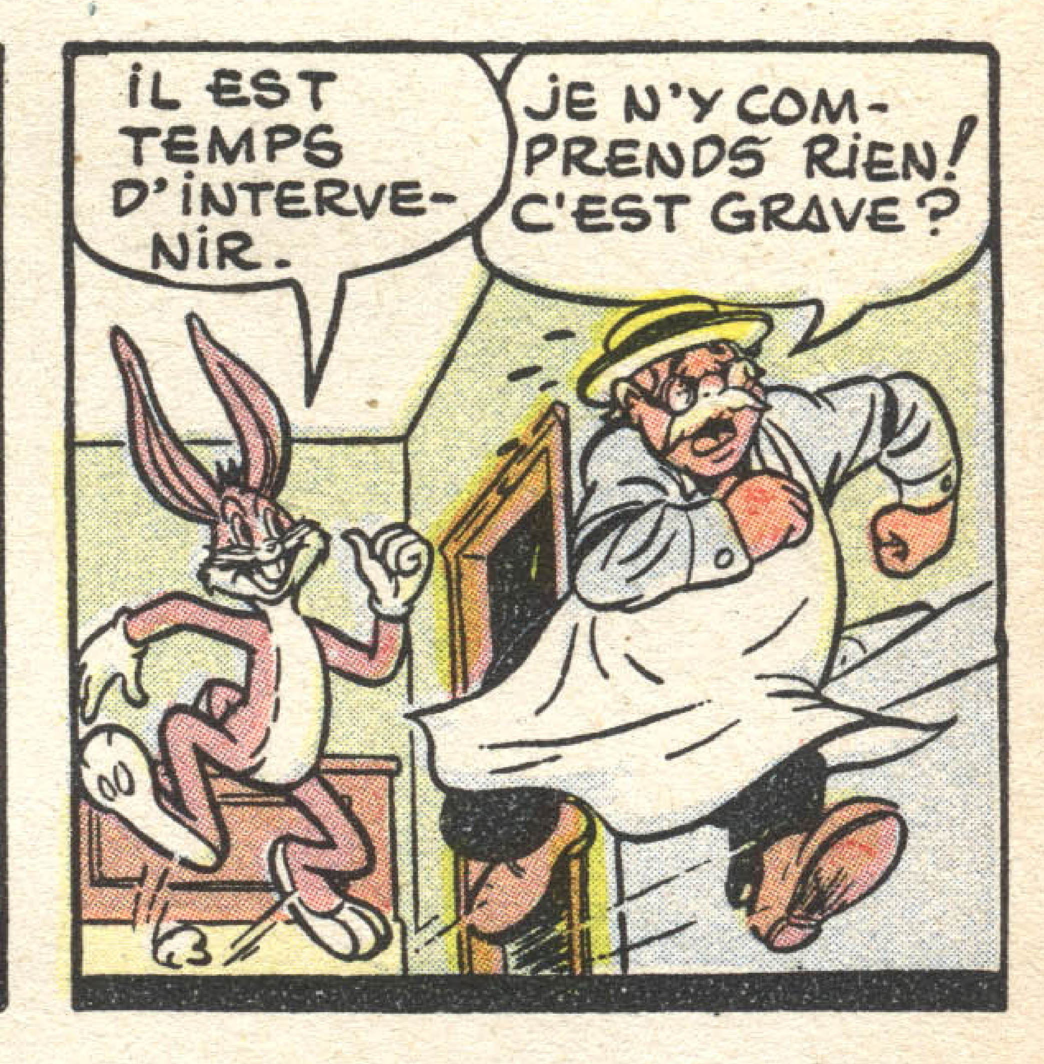
Le fils de la dame qui habite l'appartement au-dessus du mien est un garçon insupportable. Tout d'abord, il ne veut pas aller à l'école le matin : il faut que sa maman l'appelle au moins une douzaine de fois avant qu'il se décide à sortir du lit. Il casse les carreaux, il tire la queue du chat (il a même une fois tiré la mienne, mais je l'ai mordu bien fort), et il refuse de manger sa soupe à midi. Il dit qu'il n'aime pas ça. Sa maman essaie bien de le décider : « Allons, Léon (il s'appelle Léon), mange ta soupe, ça te fera devenir grand et fort... » Rien à faire. Il ne veut pas manger sa soupe. Mais ça ne fait rien. Quand il aura appris que Salomon de Caus, regardant une marmite sur le feu, s'écria : « Il y a une force terrible là-dedans... », il changera bien vite d'avis.

Evidemment, Salomon de Caus ne parlait pas de la valeur nutritive de la soupe ; il voulait dire la grande puissance qui pouvait se dégager de la vapeur. Mais ça, lisez-le dans l'article de Spirou, cette semaine...

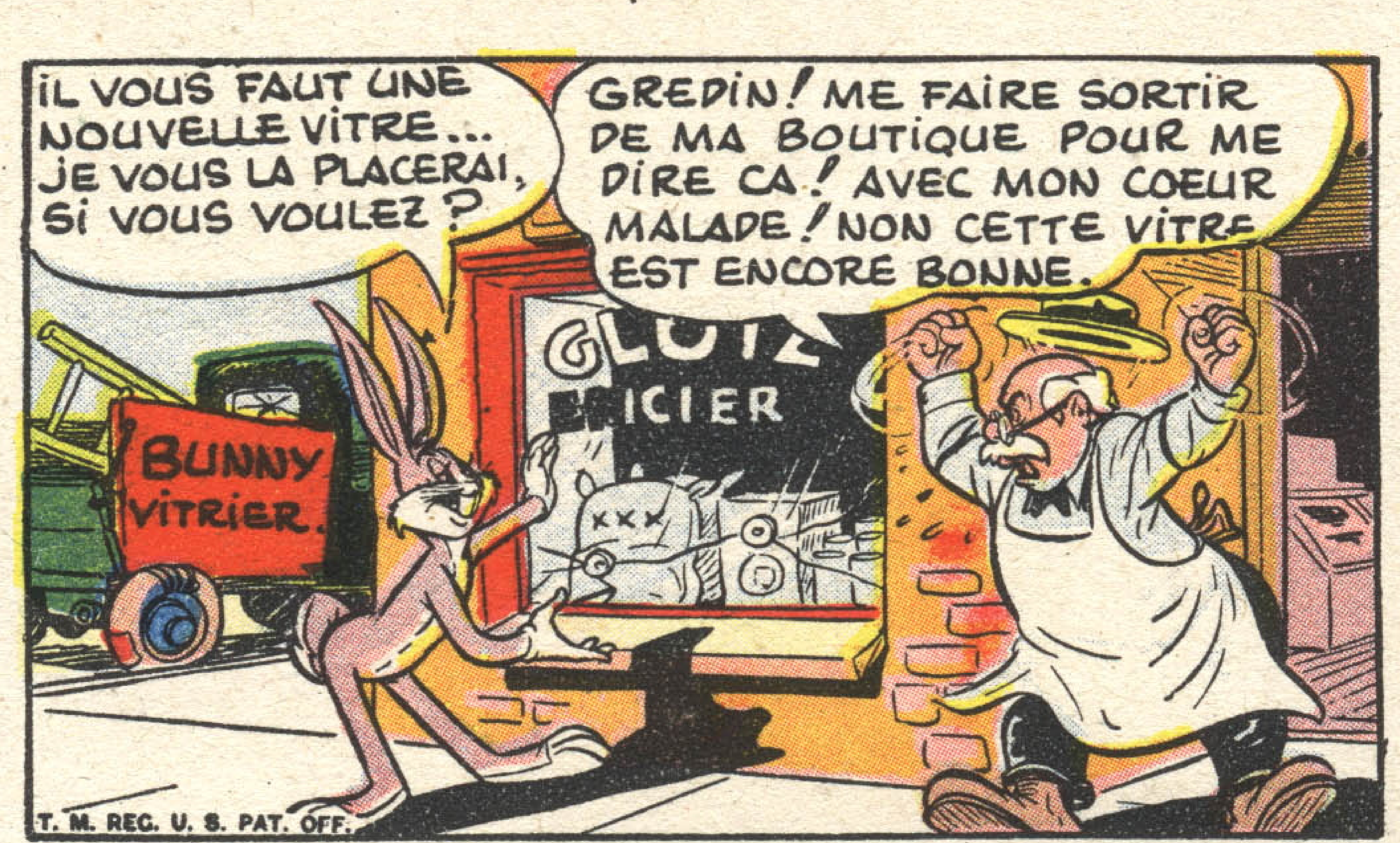




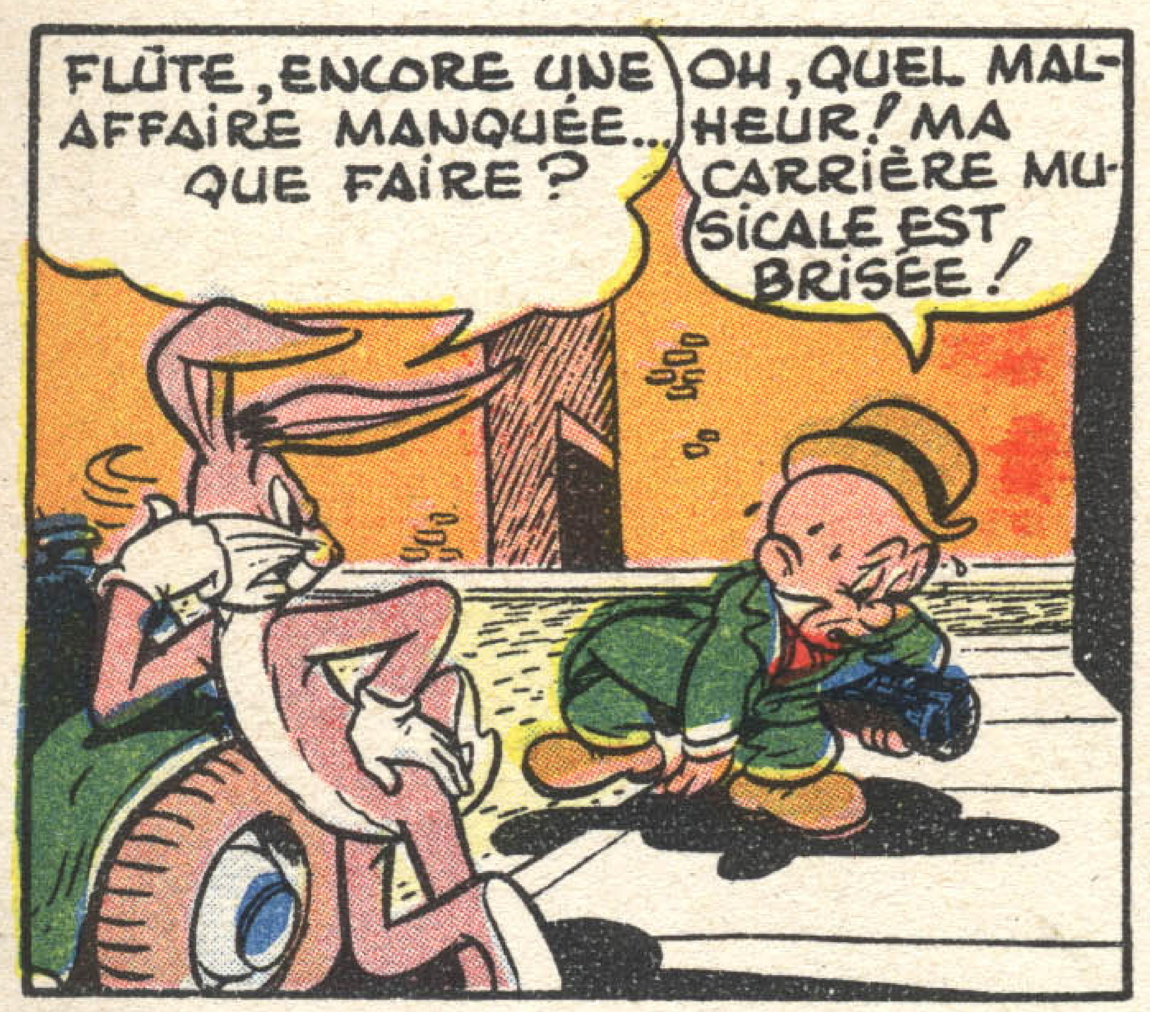


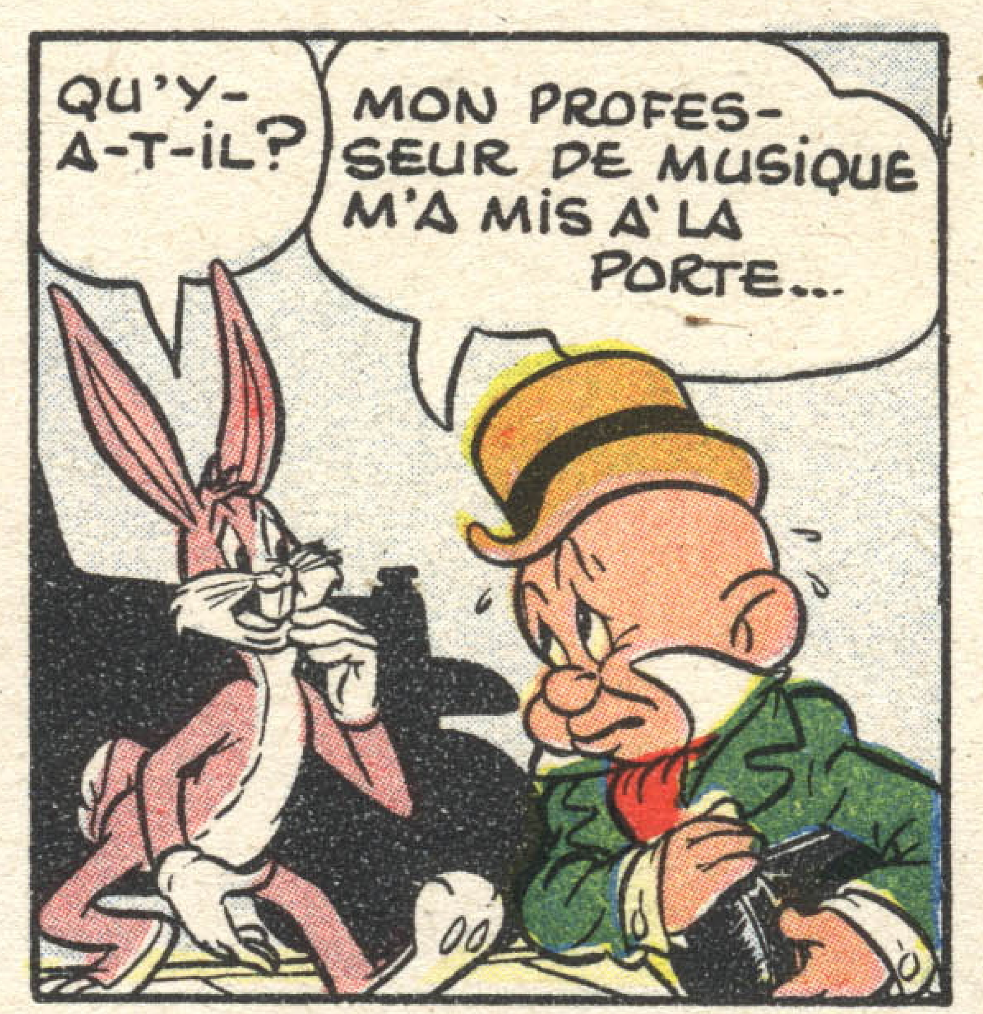


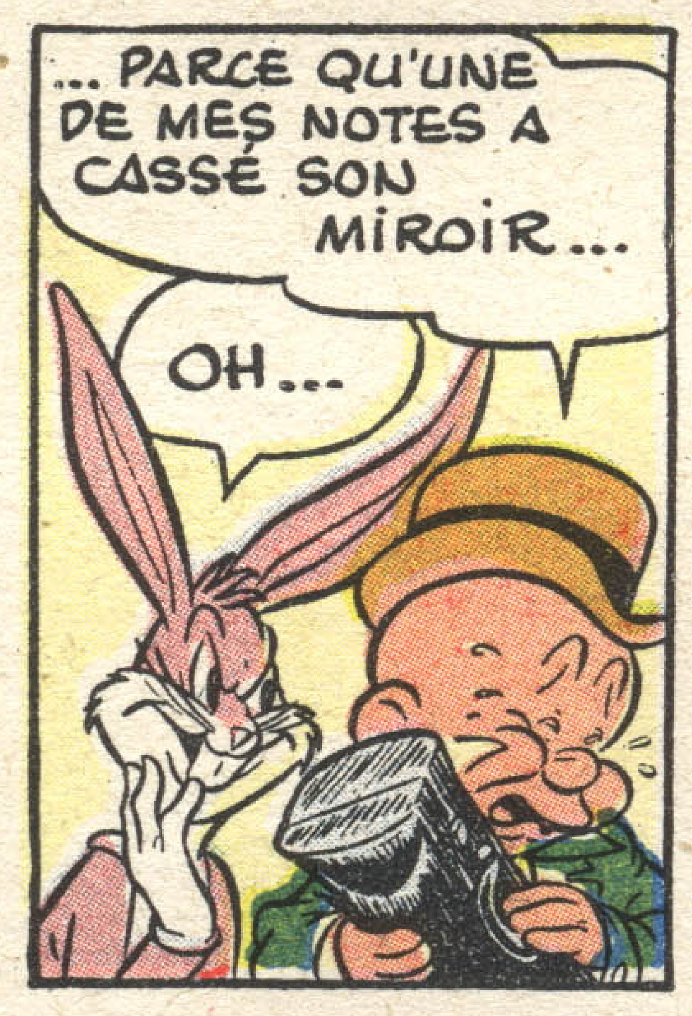






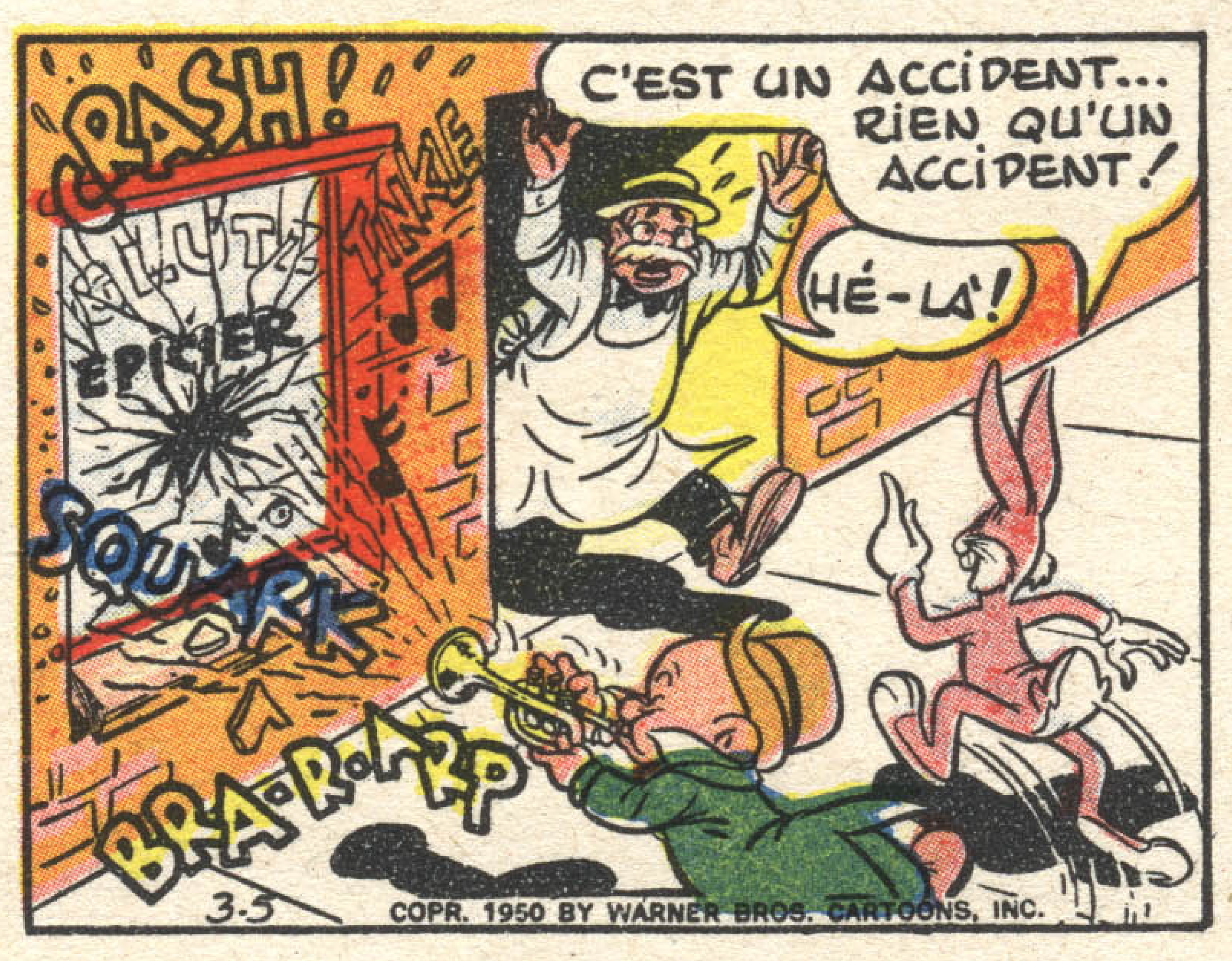


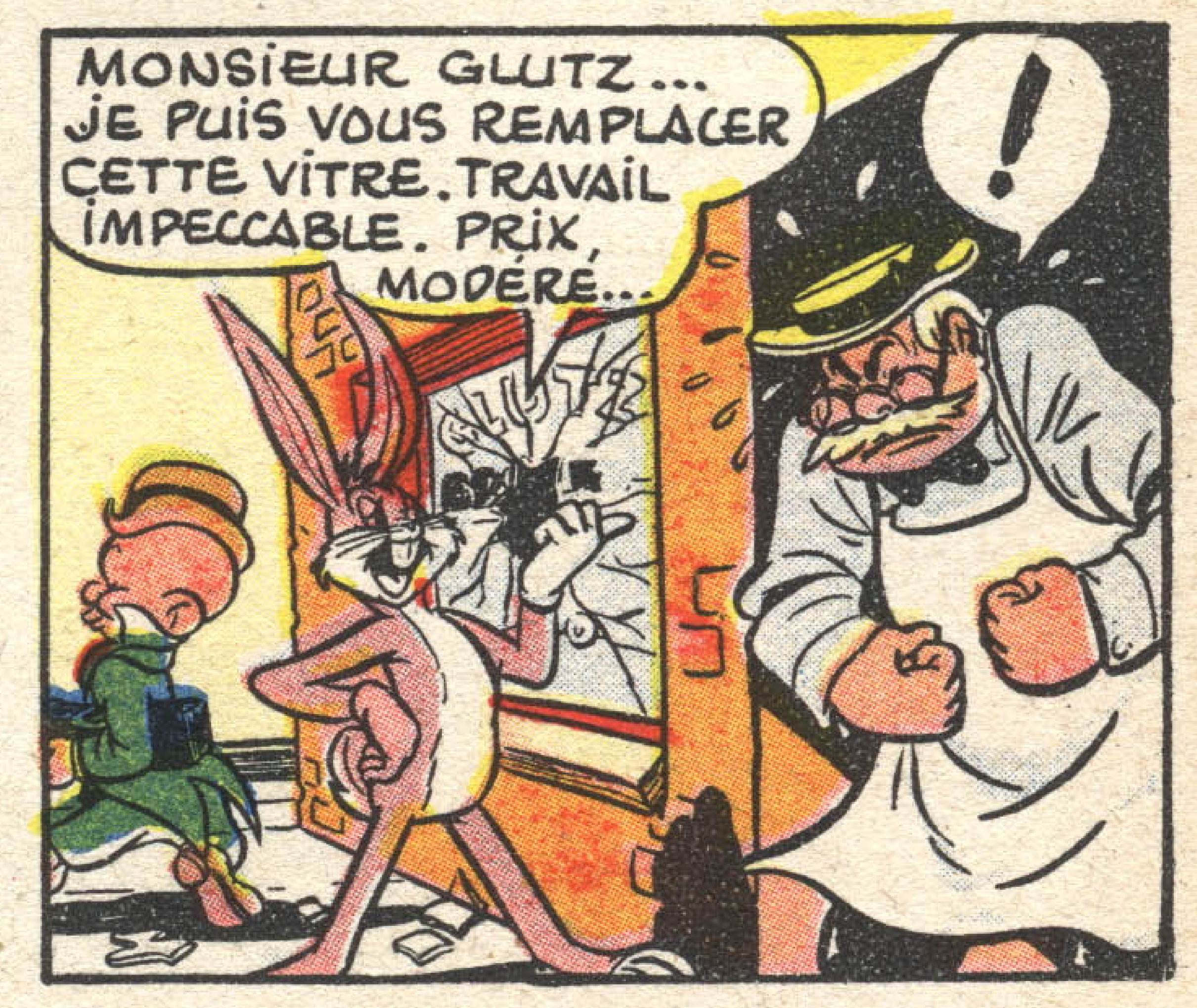












La légende de Perceval

LE SOL DE LA CAVERNE SE MET AUSSITÔT À TREMBLER ET DANS LE CIEL BRUSQUEMENT OBSCURCI BRILLENT DE TERRIBLES ÉCLAIRS. PRIS DE PANIQUE, LES ASSISTANTS FUIENT...







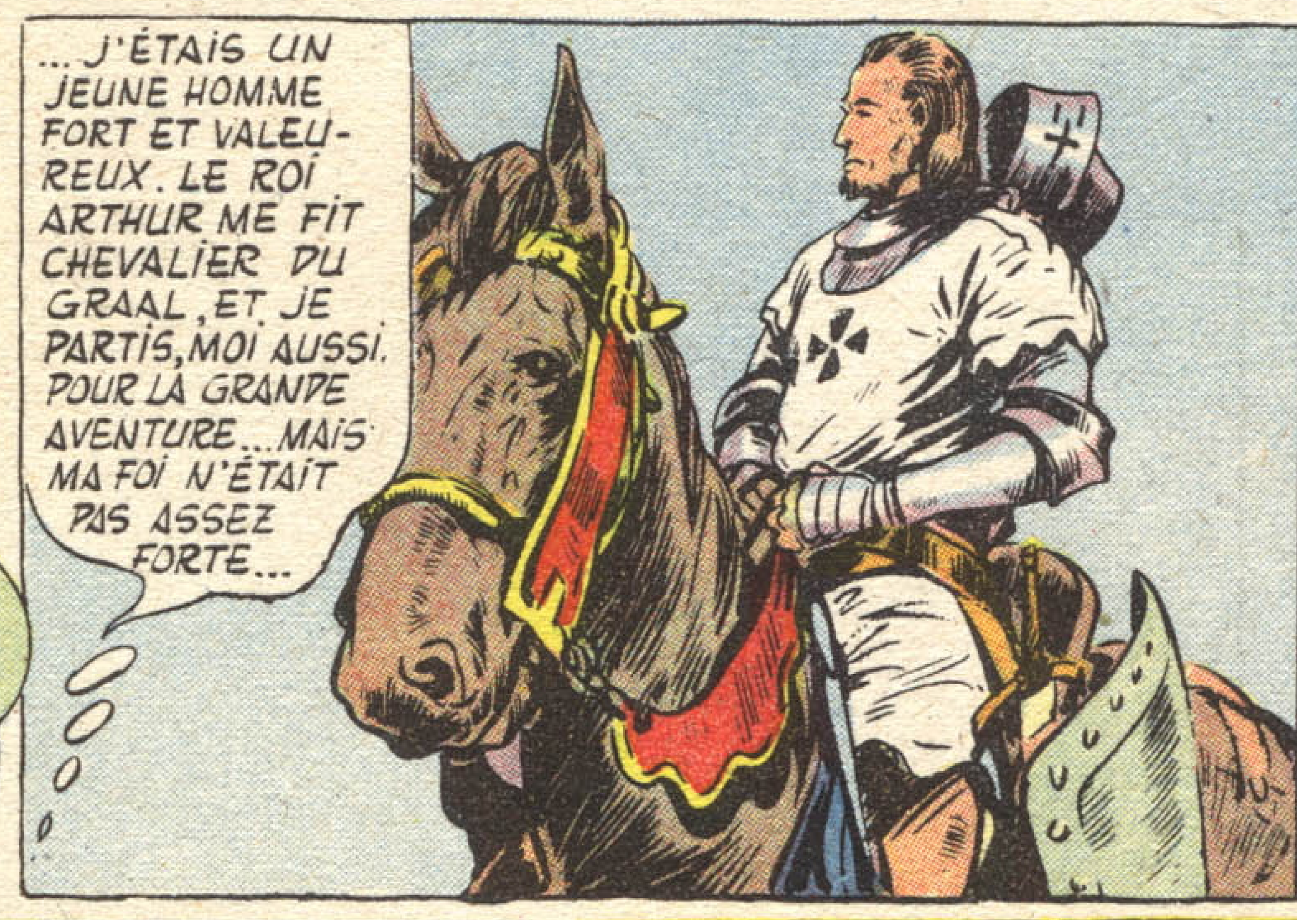
A L'ENTRÉE DE LA GROTTE, PERCEVAL FAIT FACE À LA TEMPÊTE, LEVANT TOUJOURS VERS LE CIEL SON ÉPÉE EN FORME DE CROIX.



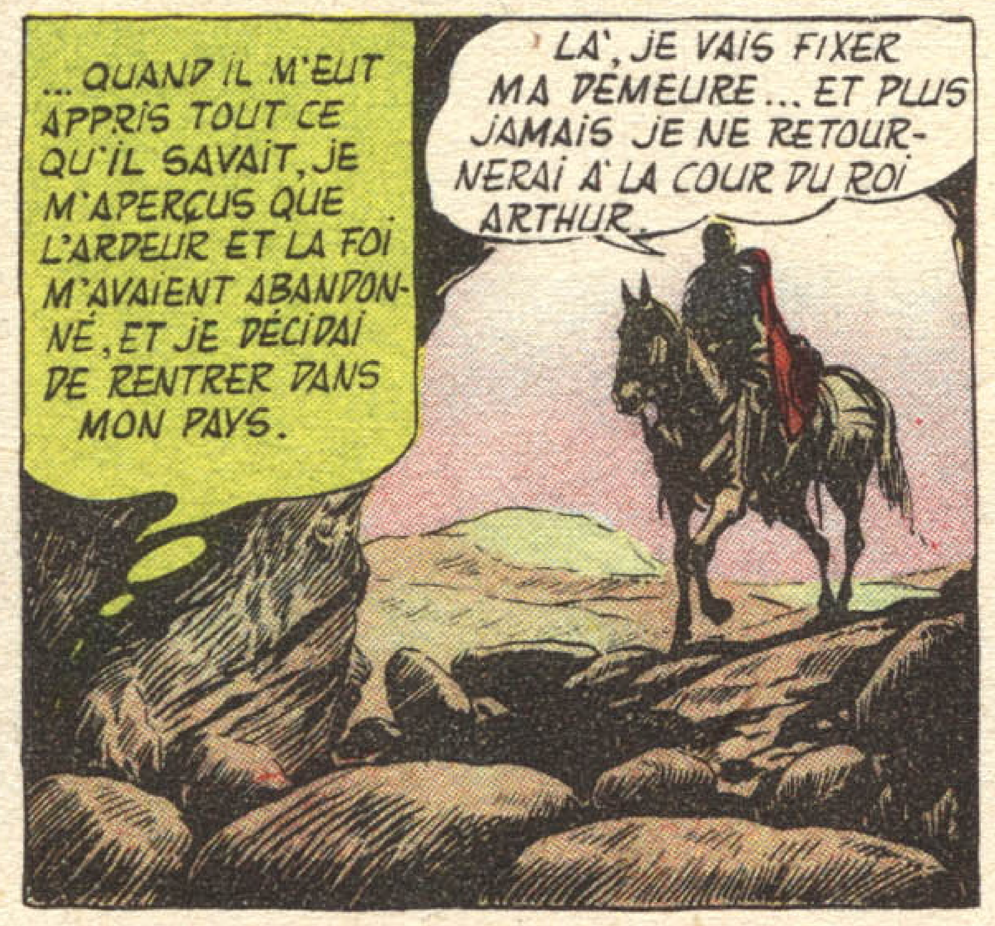






















par Enid BLYTON

RESUME :

Jacques et sa sœur Lucy-Ann passent leurs vacances à Craggy-Tops, chez l'oncle de leurs amis Philippe et Dinah.

En pleine nuit, les deux garçons ont surpris Jo-Jo, le domestique nègre, qui revenait à bord de son bateau. L'homme se met à leur poursuite. Ils s'échappent par le souterrain récemment découvert et aboutissent dans les caves de l'habitation.

PHILIPPE exerça une pression prudente, mais la porte avait à peine bougé qu'elle se cala.

— Qu'est-ce que c'est encore ? grogna-t-il.

— Hé ! Pousse donc plus fort ! répliqua Jacques. On verra bien.

Et, joignant le geste à la parole, il vint se placer à côté de son ami pour l'aider à ouvrir la porte. Un coup d'épaule dans le panneau, et elle céda. Mais les enfants n'avancèrent pas pour autant. Ils restèrent sur place, bouche bée, bras ballants, et pris d'une frousse comme ils n'en avaient pas encore connue cette nuit.

Un bruit de tonnerre, un bruit prolongé, énorme, comme s'il y avait tempête, remplissait la cave.

— Les boîtes de conserves ! murmura Jacques, quand le premier moment de stupeur fut passé. Jo-Jo les a de nouveau empilées devant la porte ! Il fallait s'en douter ..

— Est-ce que tu crois qu'on aura pu nous entendre ? demanda Philippe.

— J'espère que non... Allons, viens ! On ne peut pas reculer.

Avec des manières de chat persan, les deux enfants pénétrèrent dans la cave à provisions. Mais bien qu'ils fussent énervés et désireux de quitter cet endroit, ils remirent d'abord les boîtes en place.

— Pas besoin que le négro se doute de notre passage dans son domaine ! fit observer Jacques. Je me demande où il est ? Dis, Philippe... Tu crois qu'il est entré dans la caverne ?

— C'est possible ! répliqua Philippe, mais ça m'est égal. En tout cas, il ne doit pas être rentré à Craggy-Tops, car sinon il aurait entendu les boîtes tomber et serait déjà ici. Or, rien ne bouge ! Tu entends quelque chose, toi ?

— Non, rien...

Jo-Jo avait longé la plage en courant, luttant de vitesse avec la marée, et, après avoir déchargé sa barque, était allé se coucher. Sa chambre se trouvait à côté de la cuisine, et il venait à peine de se mettre au lit, non sans penser avec un mauvais sourire sur les lèvres aux deux enfants qu'il s'imaginait souffrant de froid et d'engourdissement dans leur caverne, qu'un bruit sourd le fit dresser sur son séant.

C'était la pile de boîtes de conserves qui s'écroulait. Mais le Nègre, ne pouvant se douter de ce qui se passait en réalité dans les caves de Craggy-Tops, se sentit envahir par la peur et ramena les couvertures au-dessus de sa tête. Est-ce qu'il y avait vraiment des fantômes à Craggy-Tops ? Comme il était loin d'avoir une bonne conscience, il se mit à trembler comme une feuille.

Ah ! s'il s'était levé...

S'il s'était levé, il aurait vu deux petits garçons filer comme des souris dans la cuisine et se diriger sans bruit vers la tour.

Bientôt, ils furent sur leurs paillasses, bien enveloppés dans leurs couvertures. Et puis, à la pensée de Jo-Jo les épiant peut-être, ils éclatèrent de rire. Jacques était bien vengé du coup qu'il avait reçu !

Ainsi, Jo-Jo croyait que les gosses s'engourdissaient dans la caverne, et les gosses, de leur côté, pensaient que le Nègre s'impatientait devant. Et ce fut sur ces fausses images que tout le monde s'endormit.

Le Nègre se réveilla le premier. Il alluma le feu comme il avait coutume de faire chaque jour, tourna à droite, à gauche, puis, quand il jugea le moment venu, il s'empara de la corde qu'il avait jetée sur une chaise avant d'aller dormir, et sortit. L'eau reculait avec lenteur, et Jo-Jo avait le sourire aux lèvres. Il caressa sa corde, comme si



elle s'était métamorphosée en un fidèle chien de chasse.

— Ha, ha! Vouloir espionner Jo-Jo... murmurait-il. On vous apprendra à vivre, mes gaillards. A la cravache!

Mais sa pseudo-cravache, il la laissa tout bêtement tomber dans le sable quand il entendit une voix l'appeler :

— Hello, Jo-Jo! Tu as fini de rêver sur la plage... J'ai une faim de loup. Viens nous servir.

C'était Philippe!

— Je suis fou! grogna le nègre. Ce n'est pas possible, non ce n'est pas possible! Je suis fou...

Mais fou ou pas, il dut se rendre à l'évidence. Jacques et Philippe se tenaient sur le seuil de la cuisine de Craggy-Tops, et non point à l'entrée de la caverne où ils auraient logiquement dû se trouver.

Jo-Jo ne resta pas plus longtemps sur la plage et rentra. Les deux garçons ne l'avaient pas attendu et avaient pris place autour de la table où déjà Dinah et Lucy-Ann étaient assises.

— J'ai dormi comme une statue! disait Philippe à sa sœur. Jamais je n'ai dormi comme cette nuit! Un sommeil de plomb... Je ne me suis pas réveillé une fois!

— C'est comme moi! renchérissait Jacques. Kiki aurait pu faire une imitation de train express qui passe dans une gare de village que je n'aurais rien entendu! Ce doit être l'air de la mer...

— Et qu'est-ce que tu nous as préparé pour le petit déjeuner, Jo-Jo? s'informa Dinah en se tournant vers le nègre avec un naturel de vieille comédienne.

Les deux garçons avaient mis les fillettes au courant de leur aventure, et elles étaient entrées dans le jeu.

L'ahurissement de Jo-Jo dépassa d'ailleurs tout ce que le quatuor s'était imaginé.

Il demeura un moment la bouche grande ouverte tout en roulant des yeux en boules de loto, puis il parvint à articuler :

— Vous deux, vous, garçons, vous êtes restés toute la nuit dans votre chambre?

Il était à ce point interloqué qu'il en bafouillait.

— Tiens! répliqua Philippe. Tu crois qu'on dort dehors comme des vagabonds?

— Mais... essaya-t-il d'objecter.

— Ou qu'on part en douce dans ton bateau pour l'Ile de la Nuit? ajouta Jacques.

Le nègre s'avoua vaincu et n'insista pas. Et pourtant! deux garçons avaient surgi devant lui en poussant des cris de Sioux! Il était tombé à l'eau! Il avait rossé l'un d'eux! Et même il les avait poursuivis sur la plage jusqu'à ce qu'il les eût vus s'enfoncer dans la caverne! Oui, mais... Avait-il eu affaire à Philippe et à Jacques?

— Non, ce n'est pas possible! murmura-t-il. Il n'y a pas moyen de quitter la grotte... Ce n'est donc ni Philippe ni Jacques. J'ai rossé deux garçons que je ne connais pas... Ah, ça! il faut que j'en aie le cœur net... Sortons!

Et il quitta la cuisine pour se diriger vers les falaises où, selon son opinion, les coupables devaient être encore.

Il resta deux heures sur la plage à observer les environs et surtout l'entrée de la caverne. Mais personne n'en sortit, et pour cause! et Jo-Jo en fut pour ses frais.

— Ce qu'il se ronge! C'est fou ce qu'il se ronge! disait Jacques, qui espionnait le nègre de derrière la vitre. On a bien fait de ne pas lui parler de notre découverte. Le passage nous a sauvé la vie, ou presque...

— Oh! il doit croire qu'il s'est battu avec des fantômes, avança Dinah, qui se tenait à côté de Philippe. Dire qu'il a voulu nous faire peur avec des bêtises de ce genre et que maintenant c'est lui qui a peur!

— Qu'est-ce qu'on fait, aujourd'hui? s'enquit doucement Lucy-Ann, qui estimait que la plaisanterie avait assez duré. Il fait si beau! Si on partait en pique-nique du côté des falaises?

— Bien sûr! fit observer Jacques, de quel autre côté voudrais-tu qu'on aille? Est-ce que tu oublies la voile que nous avons aperçue hier? Je tiens à aller en bateau, moi!

Il se tourna vers Dinah et lui suggéra :

— Tu pourrais demander à tante Polly qu'elle nous fasse un panier! Nous mangerons au bord de l'eau, ce sera épatant.

Tante Polly ne fit aucune objection, et, moins d'une demi-heure plus tard, la petite bande marchait sur la plage où Jo-Jo montait toujours bonne garde.

— Bien dormi, Jo-Jo? demanda Philippe sans rire. Comme un petit garçon bien sage.

Le nègre grogna quelque chose d'inintelligible, ce qui valait d'ailleurs mieux pour les enfants, et ramassa une pierre pour la lancer vers Kiki. Le perroquet s'était mis à l'imiter, et Jo-Jo ne pouvait supporter cela, car il était susceptible.

— Méchant garçon! cria Kiki en s'envolant loin du nègre, méchant! méchant garçon! Va au lit! tout de suite!

CHAPITRE XI

BILL SMUGS

— Tu te souviens encore de l'endroit précis où tu as vu le bateau hier? demanda Philippe à Jacques quand le groupe se trouva au sommet des falaises.

— Et comment! Tiens!... Tu vois ce rocher, un peu plus élevé que les autres? J'étais là. Et j'ai bien aperçu le bateau. Il avait une ligne magnifique. Je me demande à qui il peut appartenir? murmura Philippe. Craggy-Tops seul est habité. Dans le temps, oui, il y avait beaucoup de maisons ici, mais depuis les guerres, tout a disparu... Après tout, c'est peut-être un touriste!

— On ne va pas rester toute la journée sur ce rocher? demanda Dinah avec anxiété. En allant plus loin, on trouvera peut-être une crique où le bateau est amarré? N'est-ce pas?

Les deux garçons, pour une fois, furent de son avis, et, après un arrêt de cinq minutes au sommet du rocher qui avait servi de poste d'observation à Jacques, le quatuor poursuivit sa promenade. De temps à autre, Kiki quittait l'épaule de son maître pour voler haut dans le ciel et imiter sur le mode aigu le cri des oiseaux de mer. Jacques avançait le nez en l'air, intéressé par les mouettes et les cormorans, et Philippe marchait tête baissée, désireux de mettre la main sur un lézard ou toute autre bête rampante.

Il trouva d'abord une énorme chenille et puis un petit lézard, qu'il glissa dans sa poche, au vif dégoût de Dinah. Elle s'éloigna prudemment de son frère et marcha un peu en avant, en compagnie de Lucy-Ann, qui, sans ressentir la répugnance de son amie, n'aimait pas le contact de ces bestioles et craignait pardessus tout une farce toujours possible de la part de Philippe. Ainsi, quand elle était à table, elle s'assurait chaque fois du contenu de son assiette, horrifiée à l'idée qu'elle pourrait manger en même temps que sa salade une des bêtes favorites du terrible petit collectionneur.

Malgré cette ombre de défiance, la plus grande joie régnait dans le groupe. Le bruit de la mer grisait les enfants, l'herbe était agréable à fouler, et le ciel peuplé d'oiseaux semblait leur faire fête. La nature entière prenait des vacances.

Parfois, Jacques s'approchait du bord de la falaise et inspectait longuement l'horizon.

— C'est tout de même inouï, disait-il. Aujourd'hui, la mer est déserte, et pourtant il fait aussi beau qu'hier. Je n'y comprends rien.

— Tu es sûr d'avoir vu un bateau ? insistait Philippe. Un bateau, ce n'est pas facile à cacher pourtant...

— Une crique ! s'écria tout à coup Lucy-Ann. Je vois une crique !

A cet endroit, la falaise faisait un mouvement rentrant, et il y avait une jolie petite plage toute couverte de sable fin.

— Si on s'arrêtait là ! proposa Dinah. On pourrait faire un pique-nique et prendre un bain ! D'accord ?

Les garçons furent les premiers en bas, les fillettes suivant avec plus de difficultés et glissant parfois sur la pierre. Mais toutes deux avaient le sens de l'équilibre, et les quatre amis se retrouvèrent sans encombre au pied de la falaise. La crique était merveilleuse. Pas le moindre vent ! Il y régnait une douce chaleur, et l'eau venait mourir sur le sable en vaguelettes frangées d'argent. Les enfants furent bientôt en maillot, et Philippe, qui était bon nageur, courut sans se presser le premier à l'eau. Il atteignit un rocher qui pointait son nez noir hors de l'eau et prit pied dessus. Quel magnifique plongeon il allait pouvoir faire !

Mais il ne plongea pas. Debout sur la pierre glissante, il regardait le côté du rocher qui faisait face à la mer.

Il y avait un bateau ! Ancré à l'abri des vagues, on ne pouvait l'apercevoir que de la pleine mer ou de l'endroit où se tenait Philippe. Le récif le cachait aux regards des indiscrets qui l'auraient cherché, soit de la plage, soit du haut des falaises.

— Ho ! Ho ! s'exclama Philippe, surpris et fier à la fois de sa découverte. C'est magnifique !

Il descendit rapidement et s'approcha de l'embarcation. Elle avait une belle ligne, Jacques n'avait pas menti, et elle était presque aussi grande que la barque de Jo-Jo.

— L'Albatros ! lut le petit garçon, sur la coque.

Le nom du bateau était peint en lettres blanches sur fond bleu.

— Tout de même ! se dit Philippe à haute voix, c'est un malin, le propriétaire de l' « Albatros » ! On aurait pu chercher longtemps avant de la découvrir, sa barque !

Alors, heureux de pouvoir annoncer aux autres la bonne nouvelle, il escalada de nouveau la roche et fit signe à Jacques, Lucy-Ann et Dinah, de nager jusqu'au récif.

— J'ai vu le bateau ! cria-t-il dès qu'il fut certain qu'on pouvait l'entendre. Venez vite ! le bateau est ici...

Moins de cinq minutes plus tard, les quatre gosses se tenaient devant l '« Albatros » et l'examinaient avec le plus grand sérieux.

— C'est le bateau que j'ai vu hier, affirma Jacques. Je le reconnais. Mais où est le propriétaire ? On ne voit personne dans ces parages !

— Mangeons d'abord quelque chose, proposa Philippe. Puis, nous nous mettrons à sa recherche. Allons, les filles ! Un peu de courage ! Vous vous reposerez ce soir. Maintenant, à l'eau !

Et joignant le geste à la parole, il plongea. Les autres le suivirent sans rechigner.

— Dès que nous aurons mangé, expliqua-t-il une fois à terre, nous nous séparerons pour explorer chacun un coin différent. Comme ça, le propriétaire de l' « Albatros » ne pourra pas nous filer entre les doigts.

Le soleil les sécha rapidement, et ils furent bientôt réhabillés, prêts à faire honneur au repas que tante Polly avait préparé pour eux. Il y avait des sandwiches, du chocolat et des fruits.

Le petit groupe fit cercle autour du panier et entama aussitôt les provisions.

— C'est fou, ce que je peux avoir faim à la mer ! avoua Lucy-Ann, que les autres ne savaient pas si attachée aux bonnes choses de la terre.

— Et moi donc ! ajouta son frère.

Mais Kiki passa au-dessus du panier et Jacques s'écria tout à coup :

— Ce n'est pas gentil, ce que tu fais! Tu viens de piquer le plus beau morceau de ma pomme. Mais attends, je dois avoir des graines de maïs en poche. Hé ! un peu de patience !

Le perroquet semblait agité et répétait sans cesse :

— Ah ! quelle misère ! Ah ! quelle misère ! en imitant la voix de tante Polly, quand elle était de mauvaise humeur.

— Ça va, ça va ! grogna Dinah, qui savait d'expérience que le perroquet était capable de répéter cent fois d'affilée : « Ah ! quelle misère ! » Viens ici et prends ce morceau de pomme. Je te le donne.

Cette générosité eut pour effet de rendre l'oiseau silencieux, ce qui, aux yeux de Dinah, avait plus d'importance que le plaisir de mordre dans un fruit, même succulent.

Peu après, le perroquet fut oublié au profit de la chenille que Philippe avait tout à l'heure glissée dans sa poche. A vrai dire, elle n'y était plus. Elle s'était gentiment échappée et ondulait dans le sable en direction de Dinah. La fillette poussa un cri et s'empara d'un caillou pour s'en servir comme projectile. Mais Jacques lui prit le poignet et la força à laisser tomber la pierre.

— Un peu de calme, Dinah ! dit-il. Pas de querelle aujourd'hui. Il ne faut gâcher une si belle journée pour rien.

Et Jacques ramassa la chenille pour la remettre dans la poche de son ami, qui n'avait pas bronché. L'incident était clos.

Quand le repas fut achevé, il ne restait plus une miette de pain au fond du panier.

— Les mouettes ne doivent pas compter sur nous pour les nourrir ! ironisa Philippe... Non, mais ! regardez cette mouette-là. Pas farouche pour un sou !

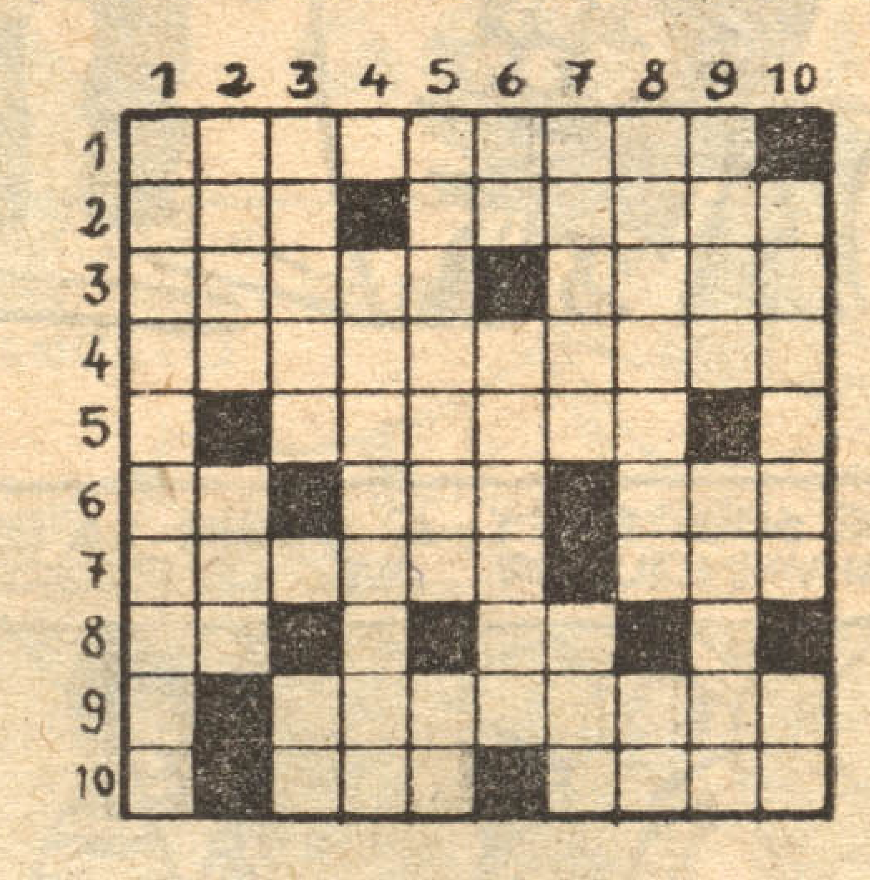
— Ah ! si j'avais mon appareil photographique... soupira Jacques, en apercevant l'oiseau qui se tenait immobile à quelques pas de lui et semblait effectivement ne pas être effarouché par des présences humaines. Je n'ai pas encore pris une seule photo d'oiseau, c'est honteux !

— Allons, en avant ! interrompit Dinah. Si nous voulons découvrir le propriétaire de l' « Albatros », nous devons nous dépêcher. Je parie que je serai la première à l'apercevoir !

Après s'être concertés, les enfants se séparèrent en deux groupes. Les fillettes allèrent d'un côté et les garçons de l'autre. Mais Dinah et Lucy-Ann ne purent aller bien loin. Elles se trouvèrent bientôt devant des rochers escarpés qu'il était difficile d'escalader. Dépitées, elles revinrent sur leurs pas.

(A suivre.)

Nos Mots Croisés



HORIZONTALEMENT :

1. Genre de reptiles.
2. Meuble. - Qui n'a qu'une oreille.
3. Saint martyrisé en Afrique. - Déclamer.
4. Au pluriel, partie du pied.
5. Pénètres.
6. Venu au monde. - Bruit aigre. - Saison.
7. Maladies des os et des dents. - Certain.
8. Patrie des frères Anguier. - Démonstratif.
9. Fleur.
10. Affaibli. - Matière pesante dont on charge le fond d'un ballon.

VERTICALEMENT :

1. Homme politique français.
2. Retour du même son à la fin de deux vers. - Liquide.
3. Inflammation de l'oreille. - Conjonction.
4. Cavaliers armés d'une lance.
5. Négliger. - Pronom démonstratif.
6. Note de la gamme. - Ville d'Egypte.
7. Rivière de France. - Oignon.
8. Cordes pour mener des chiens. - Il protège le doigt de la couturière.
9. Département de France. - Tuyaux cylindriques.
10. Faire son testament. - Sert à lier.

Solution du problème précédent

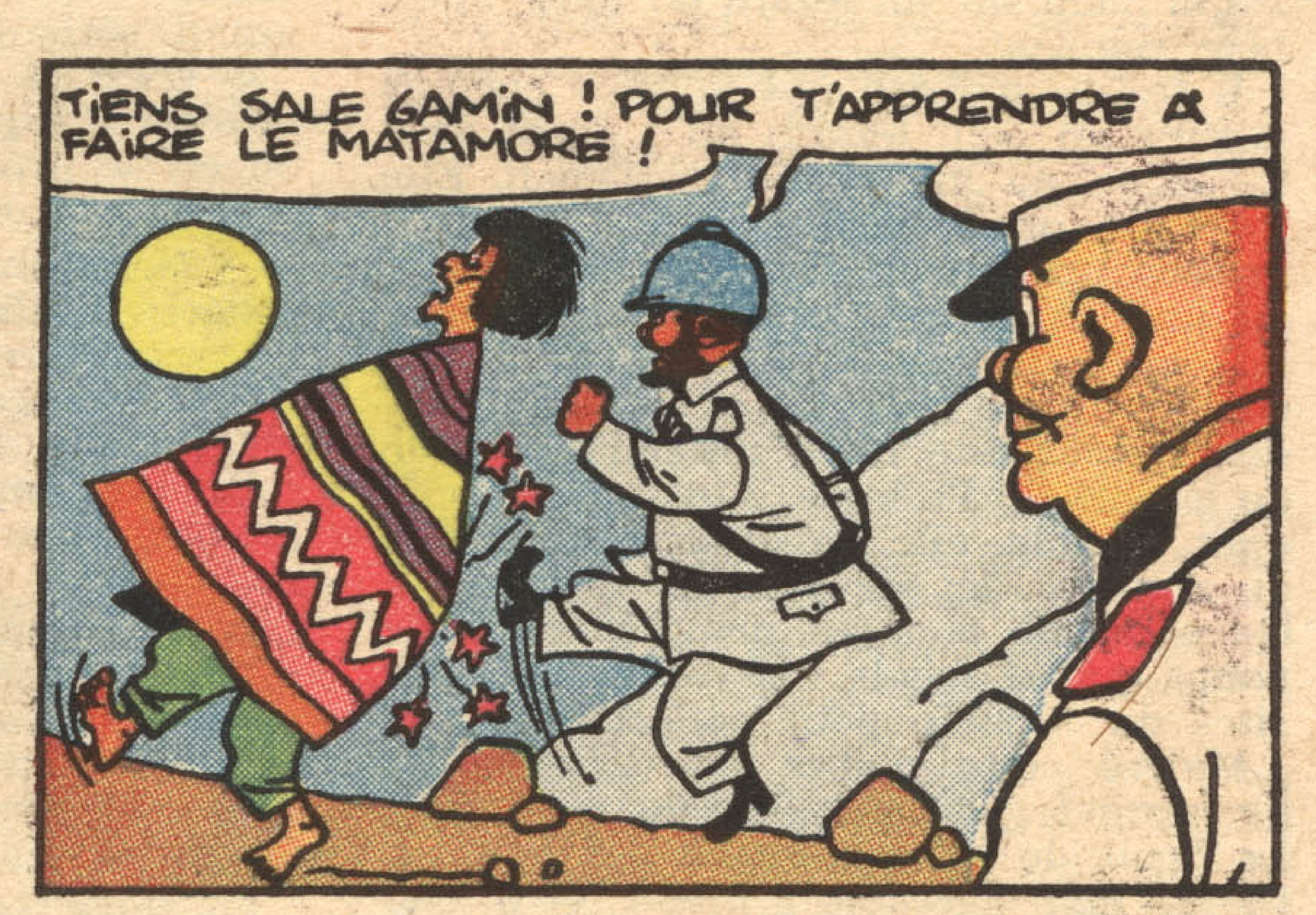
HORIZONTALEMENT :

1) RUBENS. - ELA. — 2) ALICE. - CLIN. — 3) STERE. - ABEE. — 4) SENE. - PIEU. — 5) ERSTEIN. - TA. — 6) MI. - ETE - DES. — 7) BERRICHON. — 8) LUE. - REA. - AB. — 9) ERNEE - MINE. — 10) REINES. - OTE


TIF et TONDU


JE SUIS PRÊT À SUBIR LA LOI DU VAINQUEUR . AVEC LE REGRET...

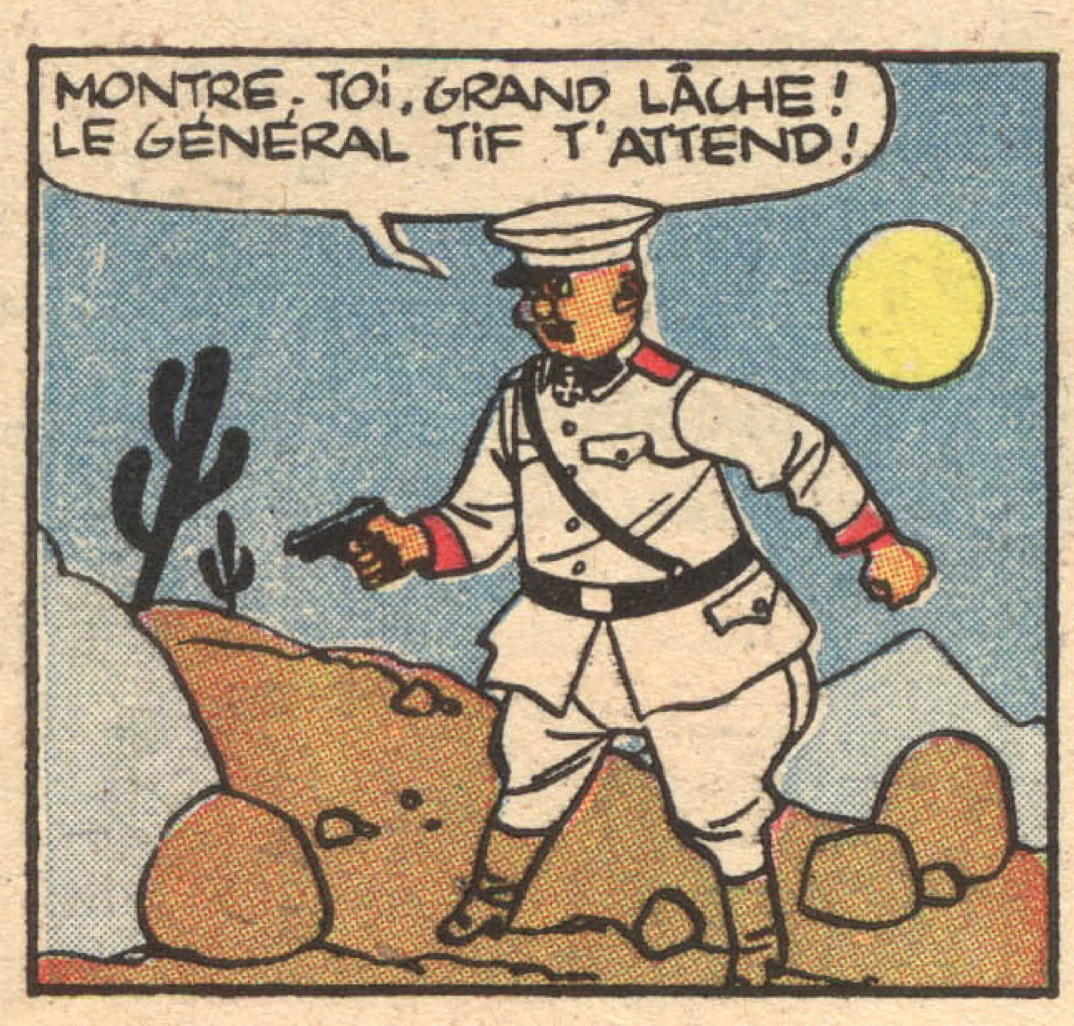

...DE NE PAS AVOIR PU ACCOMPLIR MA NOBLE MISSION EN SUPPRIMANT LA SENTINELLE DU POSTE ENNEMI J'AI DIT !

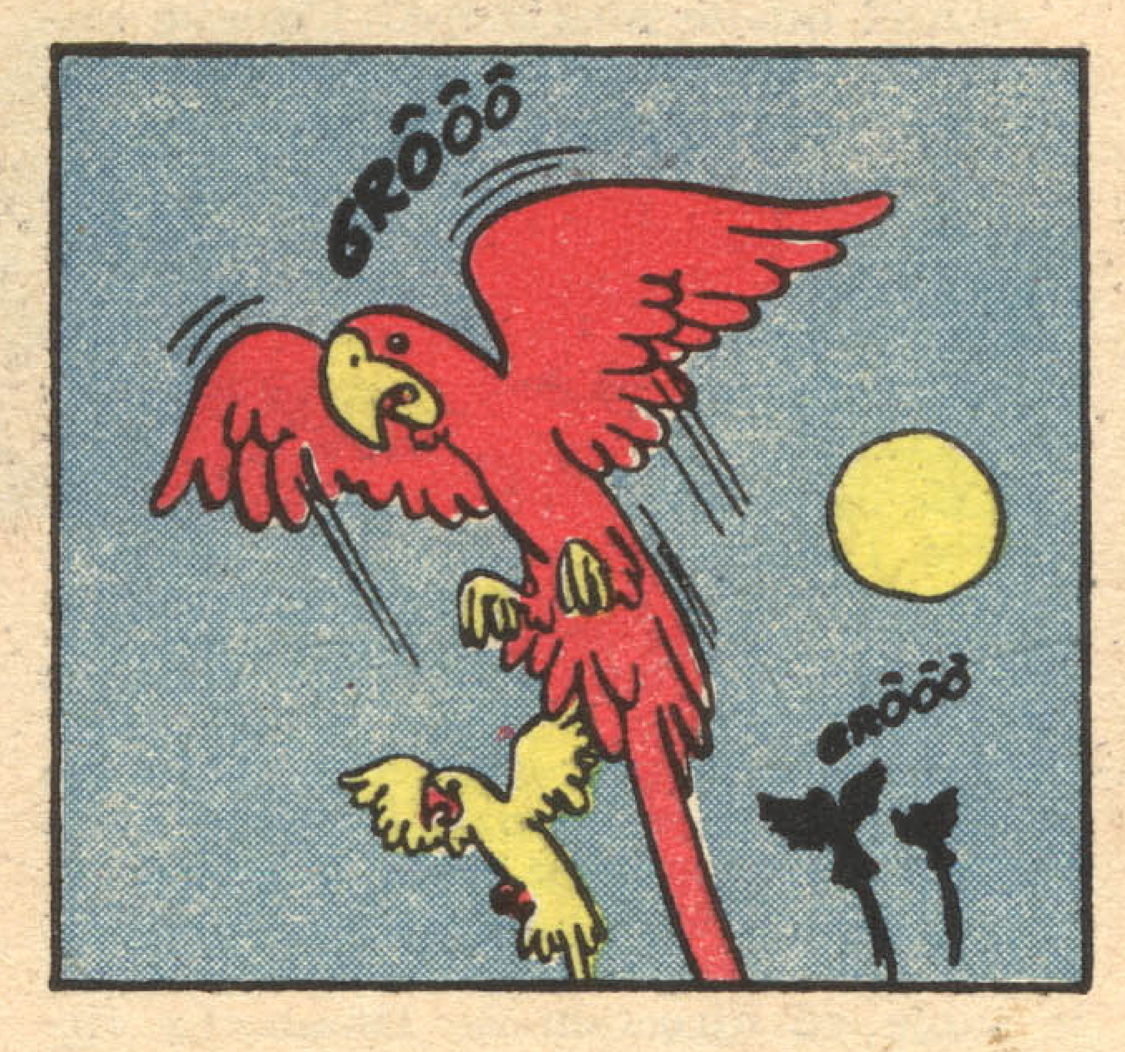

TIENS SALE GAMIN ! POUR T'APPRENDRE À FAIRE LE MATAMORE !


TU L'AS GRAVEMENT BLESSÉ DANS SON AMOUR-PROPRE.


NOUS POURRONS LOGER DANS CETTE CAVERNE.


GRÔÔÔ
?
?

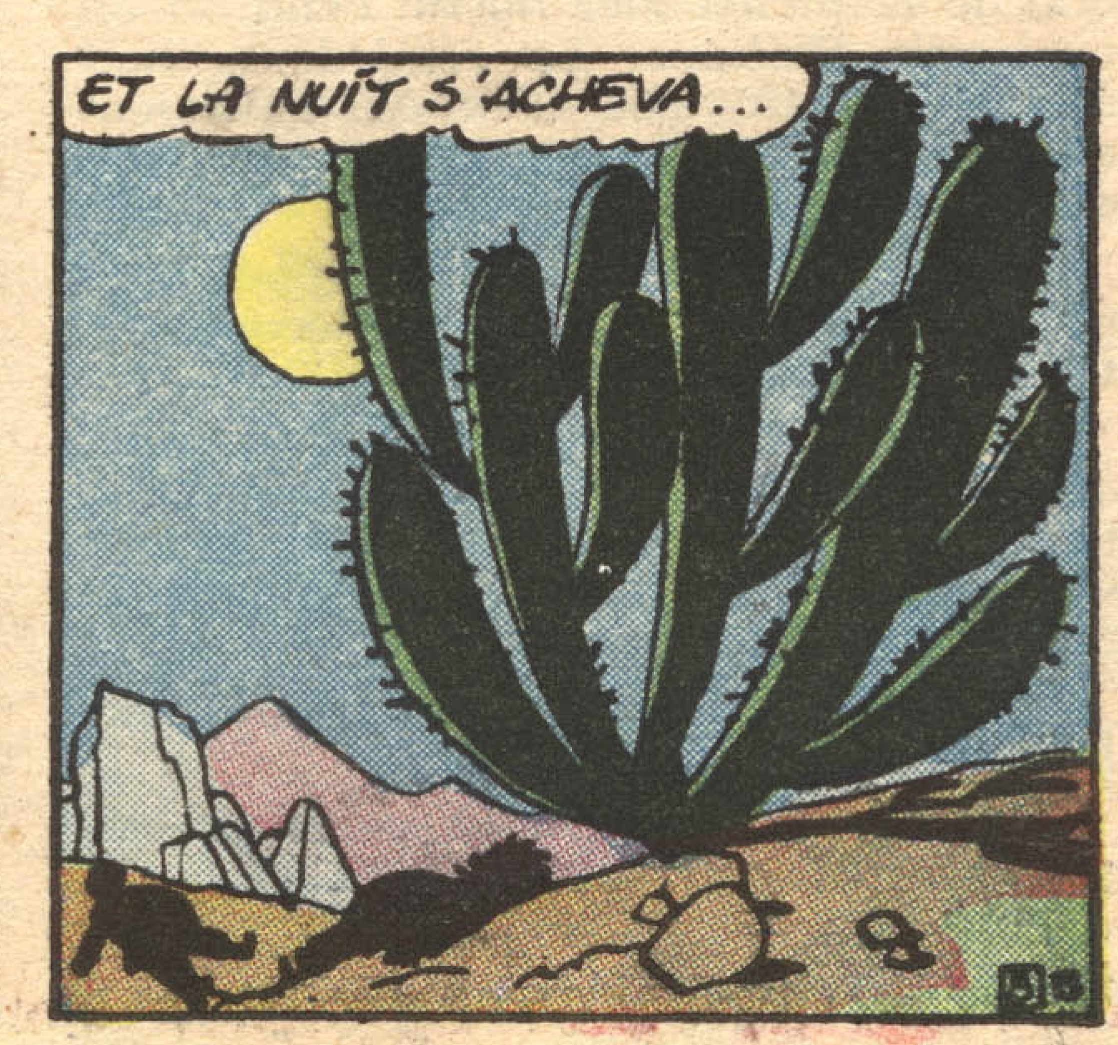

MONTRE-TOI, GRAND LÂCHE ! LE GÉNÉRAL TIF T'ATTEND !


GRÔÔÔ
GRÔÔÔ


LE GÉNÉRAL TIF PART EN GUERRE CONTRE DES ARAS ! DON QUICHOTTE , VA !

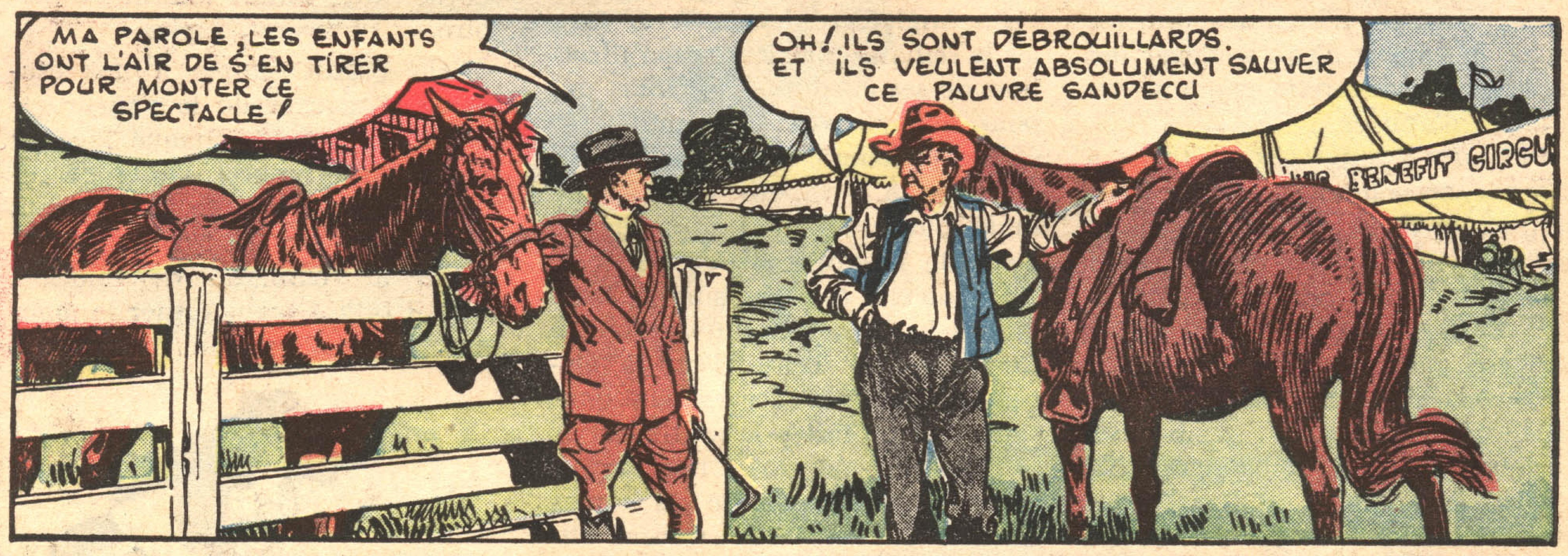

JE RIS DE L'AVENTURE MAIS TON GESTE EST HÉROÏQUE.


ALLONS-Y ! UN BON SOMME ET DEMAIN NOUS SERONS FRAIS ET DISPOS.


ET LA NUIT S'ACHEVA...

JO LUMIÈRE

PAR FRANK GODWIN













Copyright opera mundi





Il y a 350 ans, Salomon de Caus disait :

Il y a là une force terrible...

Des millions d'hommes ont regardé la vapeur d'eau soulever des millions de couvercles pendant des milliers d'années.

Pas un n'a songé à s'arrêter et à dire : « Empoignons le petit plaisantin qui pousse là en-dessous et qui a la malhonnêteté de pousser plus fort quand je tiens le couvercle. Empoignons-le et faisons-le servir à quelque chose ! »

Ce n'est que vers 1600 qu'un penseur de Normandie se pencha curieusement sur sa bouilloire. Il s'appelait Salomon de Caus. Vous vous attendiez à ce que je nomme Denis Papin. Non, Salomon de Caus mourut en 1635, et l'inventeur de la première machine à vapeur n'arriva sur la terre qu'en 1647.

C'est Salomon de Caus qui, le premier, souleva le masque du « petit plaisantin », appelé vapeur d'eau.



Il enferma un jour dix litres d'eau dans une solide casserole, cala un énorme couvercle avec d'énormes écrous et alluma un énorme feu, se recula prudemment et attendit. Il attendit une demi-heure.

Tout à coup, boum ! La solide casserole avait éclaté. Salomon ramassa les morceaux avec un sourire et marqua dans ses notes : « Il y a là une force terrible qu'il me suffit de brider, de diriger, d' « atteler » à une besogne... mais laquelle ?... »

De cette casserole en morceaux à la locomotive de Stephenson, il n'y avait qu'un... pas. Un grand pas, bien sûr, que l'on franchit en 200 ans.

Salomon de Caus n'en resta pas là. Il voyagea : les voyages ont toujours instruit la jeunesse.

En Angleterre, le prince de Galles le remarqua et le nomma directeur de ses Jardins. C'est alors que pour amener l'eau des puits aux étages princiers, il eut l'idée d'une machine à... vapeur très simple, mais qui avait le grand mérite d'être la première.

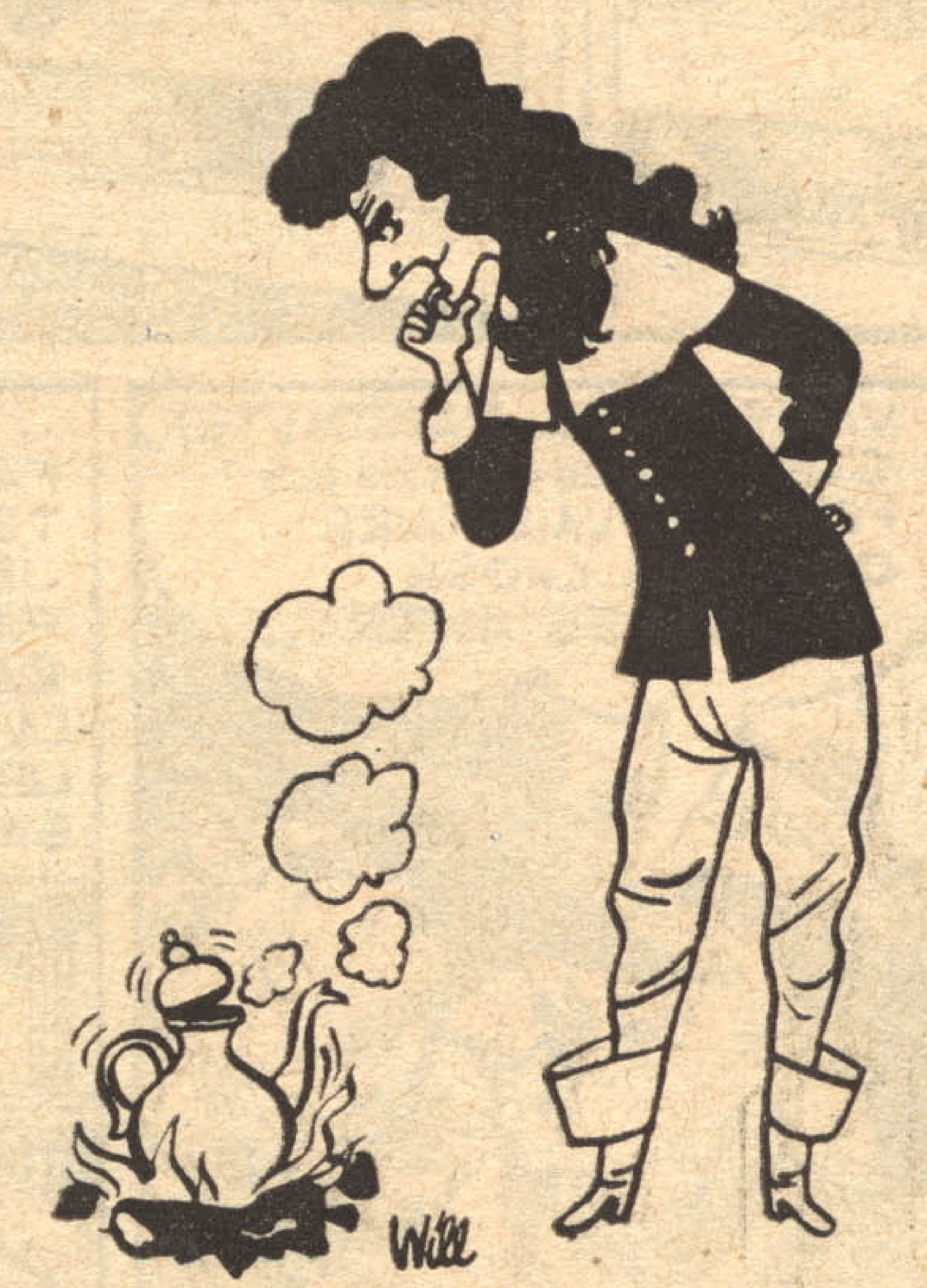
Puisqu'elle est très simple, imaginons-la. Dessinez un vase clos. Remplissez-le d'eau (l'eau à élever). Plongez un tube vertical dans cette eau et faites-le sortir par le sommet du vase clos. Chauffez. La vapeur produite monte au « plafond » du vase clos. Quand elle est assez abondante, cette vapeur presse sur l'eau, qui, ne sachant plus où donner de la... tête, monte dans le tube (voir dessin). C'était en 1615.

Après ce « gros » effort, l'humanité se reposa 74 ans.

C'est bien en 1689 que l'Anglais Savery démoda la machine de Salomon de Caus en imaginant de produire la vapeur dans un second vase clos et de l'envoyer par un tube dans le premier.

Puis il y eut Papin qui le premier imagina le cylindre creux dans lequel voyageait un piston. Le piston montait facilement avec la pression de la vapeur, mais pour redescendre, c'était une autre histoire.

Cela paraît simple à nos étudiants d'envoyer de la vapeur alternativement sur chaque face du piston pour assurer l'aller et retour, mais le génie de Denis Papin « sua » pendant 37 ans pour arriver à un embryon de solution. Puis, il fallait transformer le mouvement rectiligne en mouvement

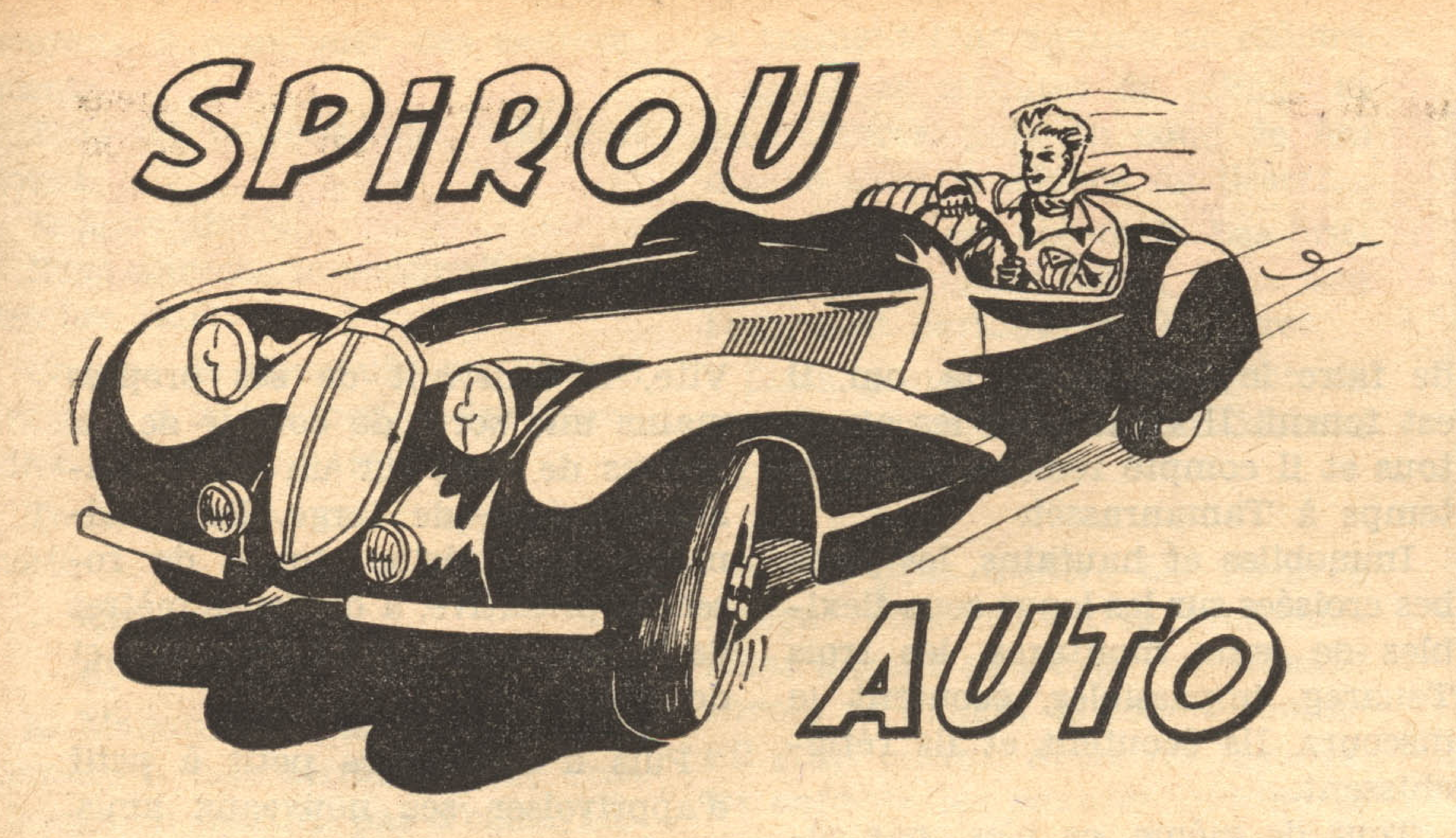


rotatoire (comme dans les locomotives). Il esquissa la solution. Puis pour éviter de faire sauter la « casserole » (rappelez-vous celle de Salomon de Caus), il inventa la soupape de sûreté, qui permet à la vapeur de s'échapper par un petit trou quand tout va sauter.

On raconte que les mariniers du Weser (Allemagne) brisèrent un bateau à vapeur qu'il avait construit sur le fleuve. Cette histoire fait partie de la légende dorée qui rôde toujours autour de tous les grands hommes. Ce qui est historique, c'est qu'il chercha à appliquer la force de la vapeur à la navigation et qu'il usa ses dernières forces.

Et qu'il mourut presque dans la misère, en 1714. Ce qui est le sort de beaucoup de « défricheurs ».

Une autre légende prétendit que Salomon de Caus était mort fou, à l'asile de Bicètre. Les recherches historiques ont fait justice de ce « canard ». Et le grand Stephenson lui-même, cet ingénieur anglais qui mit la locomotive au point, rendit hommage à celui qui, le premier, avait soulevé le couvercle de sa bouilloire et interrogé le petit plaisantin qui poussait là-dessous.



Une italienne : LA LANCIA

Amis spiroutistes qui avez l'auto dans le sang, l'Italie serait pour vous un paradis ! Car là-bas, l'auto est reine. En Amérique aussi, direz-vous. Oui, mais pas de la même manière. Chez nos amis américains, l'auto est une commodité, un standing, rien de plus. Elle doit être très spacieuse, et sa conduite doit demander le moins d'efforts possible. Les conducteurs n'y portent aucun intérêt, et encore moins de la passion.

En Italie, par contre, l'automobile est un art, un sport distingué et délicat.

Lorsque l'Italien achète une voiture, il exige du vendeur la démonstration de deux qualités : la tenue de route d'une auto de course et des accélérations fulgurantes. Aussi, quoi d'étonnant à ce que Rome soit la ville la plus bruyante du monde, là où les Fiat, Lancia et Alfa Roméo ronflent et vrombissent à qui mieux mieux. Les Italiens ont la conduite dans le sang, la belle conduite, celle qui fait les champions du volant.

Il est, dès lors, compréhensible que la voiture italienne soit un chef-d'œuvre, un bijou de la mécanique.

Grands spécialistes de la course, les Italiens possèdent aussi des maîtres carrossiers célèbres (Touring, Pinin Farina), et leurs carrosseries sont d'une beauté, d'une pureté, d'une simplicité qui n'ont d'égale que leur aristocratique distinction.

Dans le domaine de la voiture moyenne, vous connaissez tous la LANCIA APRILIA.

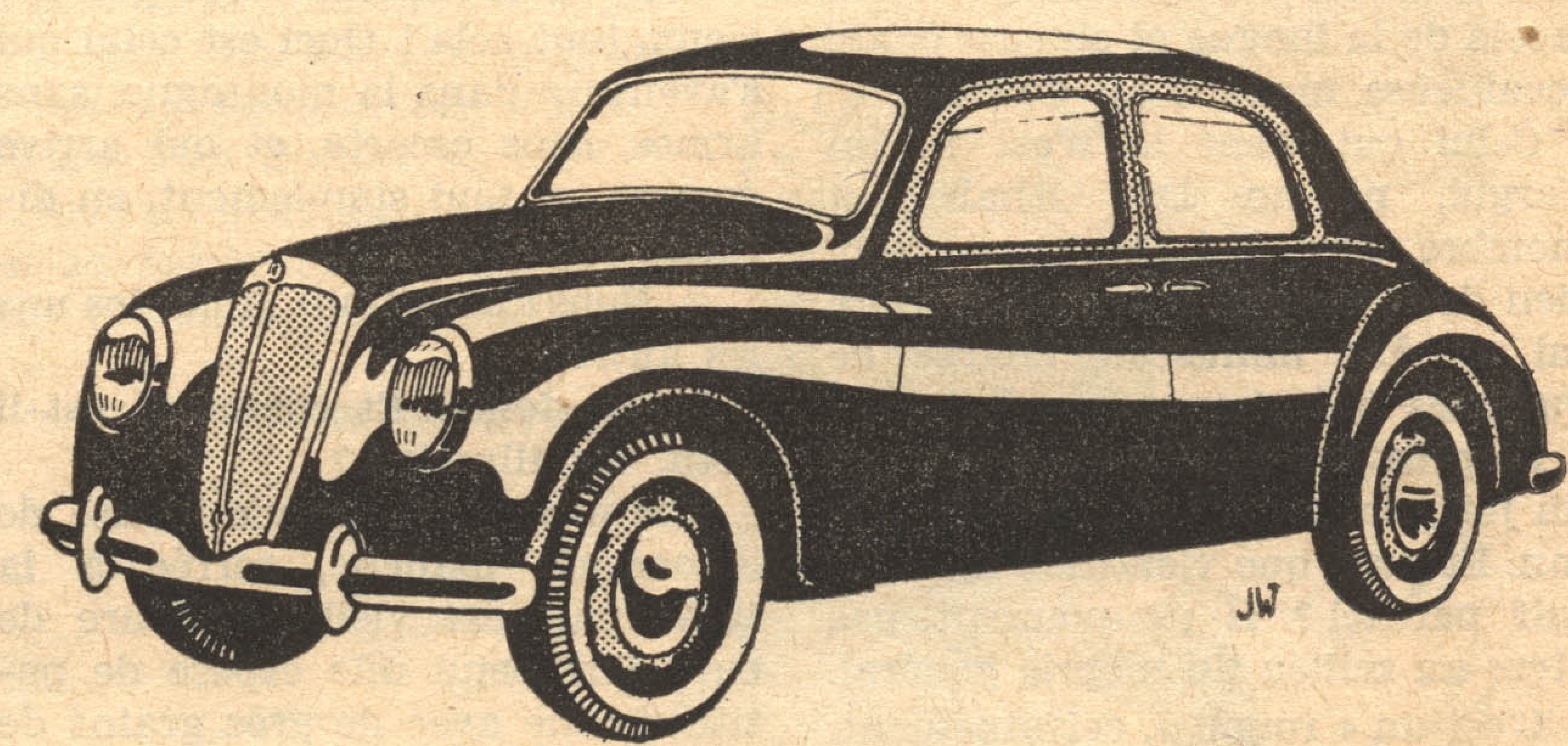
Cette voiture, dont les qualités et le soin pris pour sa fabrication sont d'une classe supérieure, est une routière irrésistible. Sa tenue de route, sa rigidité, sa solidité, sont proverbiales. Le moteur, d'une conception inédite, accouplé à une boîte à 4 vitesses à commande directe au plancher, lui confère des reprises foudroyantes : la LANCIA bondit comme un tigre ! Cette voiture, d'une ligne si racée, est convoitée par tous les connaisseurs.

LANCIA créa en 1925 la première suspension à roues indépendantes, dont le principe est... renversant ; le système est toujours utilisé sur les LANCIA actuelles. C'est ce qui s'appelle taper dans le mille ! Un schéma en dira plus que de longues descriptions.

Il est un principe mécanique qui veut que la **masse non suspendue** (roues, freins, essieux, pont arrière) soit le plus légère possible. En vertu de cette loi, LANCIA commence par appliquer à l'arrière le pont flottant à essieux oscillants (comme sur la Volkswagen et la Mercédès).

Mais, trouvant que les roues avec leurs tambours de freins sont encore trop lourdes, LANCIA « déménage » ses freins pour les placer... contre le pont, qui, lui, est suspendu. Les roues, débarrassées de ce poids, sautent d'autant plus légèrement sur l'obstacle. Un schéma vous rendra claire cette technique hardie.

Mais voilà qu'au Salon de Turin, un grand événement se fait jour : LANCIA change son modèle : l'APRILIA, datant de 1935 et toujours inégalée, ayant un moteur de 4 cylindres, de 1.485 centimètres cubes (48 CV.), va faire place à l'AURELIA, dont la définition est : voiture de grand tourisme sportif.





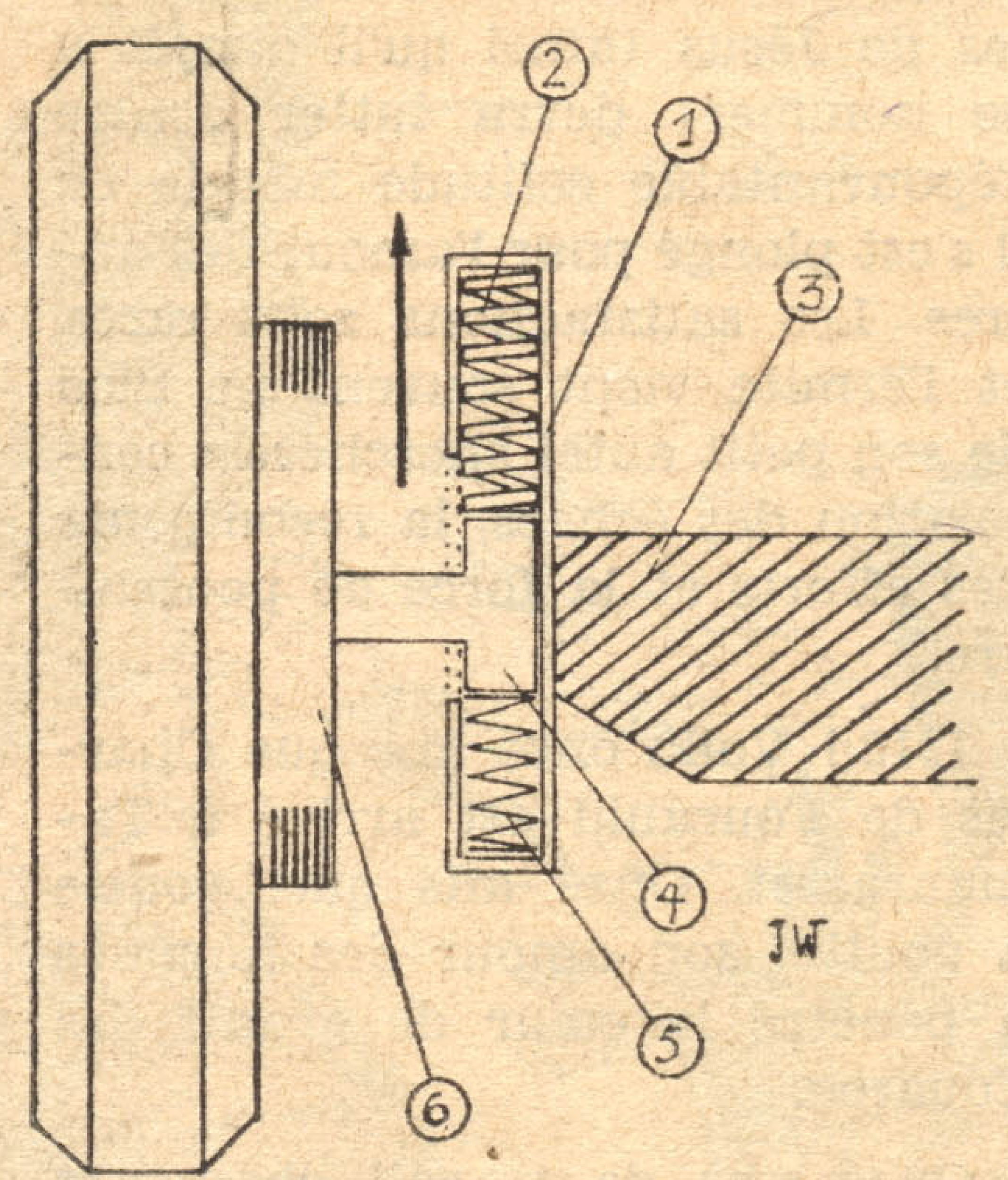
MOTEUR : 6 cylindres en V (deux rangées de 3 cylindres inclinés à 60 degrés). - Cylindrée : 1.754 centimètres cubes. - Puissance : 56 CV. - Soupapes à culbuteurs, à arbre à cames unique pour les deux rangées de cylindres.

PROPULSION : L'embrayage et la boîte de vitesses rejoignent à leur tour le pont arrière, qui forme ainsi un bloc compact (pont, boîte, embrayage, freins). - La boîte est à 4 vitesses.

SUSPENSION A L'AVANT : Le système des « chandelles » de l'Aprilia est maintenu. - **A L'ARRIERE :** Essieux oscillants par cardans, renforcés par des bras longitudinaux en forme de V. - Ressorts hélicoïdaux. - Cette conception assure un travail géométrique parfait.

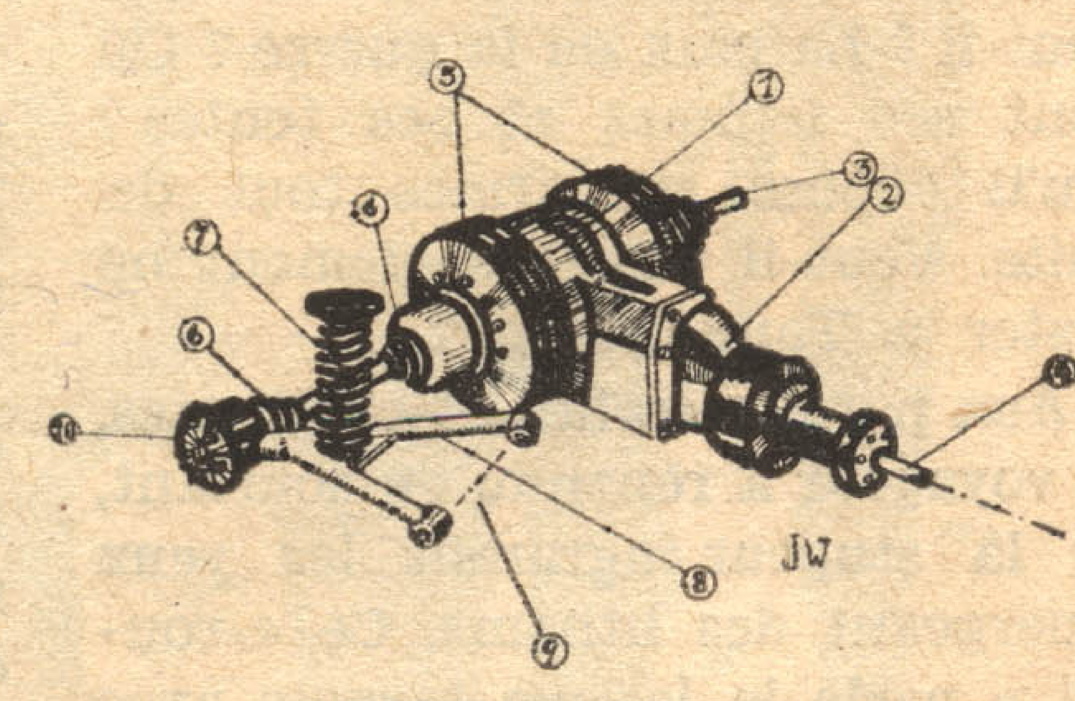
CARROSSERIE : La berline de l'usine est une monocoque. Mais le cabriolet destiné à être carrossé par les maîtres carrossiers sera fourni avec un châssis du type « caissonné », c'est-à-dire formant une espèce de plate-forme. Les décapotables, en effet, ne peuvent pas être réalisées en monocoque.

VITESSE : 135 km.-h. au chronomètre.



SUSPENSION AVANT

1) Cylindre contenant les ressorts et l'amortisseur (non représenté) ;
2) Ressort principal ;
3) Châssis ;
4) Piston portant la fusée de roue ;
5) Ressort secondaire ;
6) Tambour de frein.



GROUPE ARRIERE

1) Pont (différentiel) ;
2) Boîte de vitesses et embrayage ;
3) Arbre de transmission des roues ;
4) Arbre de transmission au moteur ;
5) Tambours de freins ;
6) Cardans (sous gaine caoutchouc) ;
7) Ressort ;
8) Bras de suspension ;
9) Ligne d'articulation du bras ;
10) Plateau d'attache de la roue.

STARTER.

LA MEILLEURE PART

DEPUIS quelques minutes, le grand guerrier targui au litham bleu, qui veille sur les hauteurs de Tamanrasset, s'est immobilisé. La main en abat-jour, il scrute de ses yeux perçants une minuscule silhouette qui, là-bas, dans la plaine calcinée par le soleil, entame les premiers lacets de la longue et sineuse pente rocailleuse menant au douar.

Celui qui vient là n'est ni un Targui, ni un Dag Rhali, un membre des Kel Ahaggar. Non, rien de tout cela. Il traîne derrière lui un âne minuscule chargé de quelques baluchons.

D'après ses habits, ce n'est pas un juif, autrement il aurait le caftan. Et puis, que viendrait faire un juif par ici ? Il ne pourrait pas vivre au milieu du mépris général.

C'est un « roumi », certainement. Donc c'est un ennemi. Mais, par Mahomet, de quelle race est-il donc ?

Vite, il faut voir, et Moussa le caïd dépêche vers lui trois guerriers armés jusqu'aux dents.

Les voici qui dévalent la pente au pas allongé de leurs chameaux.

Là-bas, la petite silhouette grossit lentement.

Et brusquement, au détour d'un éperon rocheux, la voilà, toute simple et tranquille.

Les trois Touareg, lances braquées barrant le chemin, questionnent brutalement l'arrivant. Que veut-il ? La paix ou la guerre ? Où sont ses femmes et ses tentes ? Qu'il dépose ses armes tout de suite. Veut-il passer seulement ou rester à Tamanrasset ?

Aux paroles sèches et cinglantes, le voyageur a répondu en souriant, et la stupeur agrandit les yeux émergeant des lithams. Ce « roumi » parle la langue targuie avec autant de facilité qu'eux !

Ses femmes et ses tentes ? Il n'en a pas. Ses armes ? Il faut s'entendre, si ce sont des armes de guerre, de celles qui ôtent la vie aux hommes et font couler leur sang, non de celles-là il n'en a pas ! Mais si ses amis touareg veulent parler de celles que donnent l'amour du prochain et l'inébranlable volonté de faire le bien, alors, là, oui, il est fourni. Il vient pour les aimer tous et il compte rester très longtemps à Tamanrasset.

Immobiles et hautains, les jambes croisées sur les longs cous flexibles de leurs montures, les trois Touareg, impassibles, écoutent le discours. Ils écoutent et ils réfléchissent.

Tout de même, ce n'est pas sérieux, tout cela ! Quel est celui qui s'aventure dans la montagne, sans armes, sans escorte, et qui arrive comme ça, tout simplement, en disant :

— Nous allons nous aimer les uns les autres.

Quelle folie ! Et comment est-il vêtu, cet illuminé ?

Une espèce de grande blouse de cotonnade blanche, serrée à la taille par une vieille ceinture de cuir d'où pend une espèce de petite chaîne avec de gros grains de bois tout le long. Et, cousu sur la poitrine, il y a une espèce de cœur en étoffe rouge, surmonté d'une croix, rouge elle aussi. Des sandales éculées, et c'est tout.

Pas de coiffure.

Pas de litham.

Quant au bourricot, hors d'âge, tout pelé, comme mangé des mites, que traîne derrière lui ce misérable arrivant, n'en parlons pas. La moindre des femmes du douar, là-haut, n'en voudrait pas pour tourner sa meule.

Enfin ! amenons-le toujours là-haut, on verra bien après.

Une heure plus tard, Charles de Foucauld, ermite du désert, faisait son entrée à Tamanrasset, escorté de ses trois hautains cavaliers.

Ce qui s'est dit entre l'homme de Dieu et Moussa, le tenant de Mahomet, je l'ignore dans le détail, mais le résultat fut celui-ci : après de longues discussions, de Foucauld est toléré au douar. Je dis bien « toléré », c'est-à-dire qu'on ne le chasse pas et qu'on ne le tue pas. Quant au reste...

Tant bien que mal, il s'installe. Seul, sans aide, au milieu de l'hostilité générale.

Son premier souci est la chapelle. Il se hâte de planter la croix en ces lieux où jamais elle ne fut. Vite, il construit de ses propres mains une sorte de couloir de six mètres de long sur un mètre soixante-quinze de large. Pour lui-même, une zériba, hutte de roseaux, primitive, à quelques mètres de là, lui suffira pour travailler et dormir.

Puis il commence petit à petit d'apprivoiser ses nouveaux amis. Péniblement, par degré, il se fait accepter de ces êtres prodigieusement orgueilleux et impulsifs, plongés, par ailleurs, dans la plus profonde misère matérielle et morale.

Pendant des années, avec une patience inlassable, celui qui, jeune homme, fut vif et emporté, orgueilleux comme un paon, subira sans mot dire les innombrables avanies de ces peuplades fanatiques et sauvages.

Pendant des années, Frère Charles de Jésus (ainsi qu'il aimait à se nommer) devra lutter contre l'épouvantable solitude morale où il s'est plongé pour l'amour des autres. Les satisfactions sont rares, et l'ermite vient souvent au pied de son petit autel chercher la consolation des échecs, la récompense des efforts et la force de poursuivre.

1916 ! Voilà onze ans que Charles de Foucauld est arrivé à Tamanrasset. Onze ans que, goutte à goutte, son amour des hommes a pénétré le cœur de granit des Touareg.

Onze ans de travail obscur et de charité rayonnante. Tamanrasset est tout changé ! Plus de zéribas de roseaux, mais des maisons convenables. Des jardins nombreux et bien travaillés. Et surtout une confiance profonde des Touareg dans le marabout chrétien. Il est pourtant toujours le même, doux, simple, souriant. Toujours sa ceinture de cuir et sa robe blanche. Le temps n'est plus où l'on se détournait de lui en crachant de mépris.

Son rayonnement et son influence sont tels que sa seule présence maintient en repos tout le Hoggar.

Et Dieu sait pourtant si les Allemands contre qui la France est en guerre s'emploient, par tous les

moyens, à provoquer des soulèvements.

Tous les moyens, oui, vraiment tous !

Ecoutez plutôt.

Nous sommes le vendredi 1er décembre 1916.

Charles de Foucauld est seul. Il travaille à la traduction des Evangiles en langue targuie.

Tout à coup, on frappe à la porte.

— Qui est là ?

— El Madani.

El Madani est l'un de ceux que l'ermite a fait affranchir de l'esclavage en faisant, par d'effrayantes privations de nourriture, les économies nécessaires à la rançon

— C'est bien, mon ami. Entre donc !

Et la lourde porte s'ouvre, tandis que le Père tend la main à ce nouveau Judas en signe de bienvenue.

Aussitôt, dix bras s'en emparent et traînent leur victime au dehors.

Quelques minutes de pillage et de palabres, puis un coup de feu claque dans le silence du désert...

Le drame est accompli. Les brutes ont détruit le corps, mais non l'esprit et surtout pas l'œuvre.

Lisez plutôt ce qu'en disait en 1920 l'aménokal du Hoggar, Moussa Ag Amastane.

« Les gens d'entre les Touareg Hoggar l'aimaient très profondément durant sa vie, et maintenant encore ils aiment sa tombe comme s'il était vivant. Ainsi, les femmes, les enfants, les pauvres, quiconque passe près de sa tombe le salue, disant : " Que Dieu élève le rang du marabout au paradis, car il nous a fait du bien durant sa vie ! " Ainsi, tous les gens du Hoggar honorent sa tombe comme s'il était vivant, vraiment, oui, tout autant. »

W. MYRTAL.



SPIROU-vol plané

Après avoir accordé à Fernand la trêve qu'il avait sollicitée, nous reprenons notre entraînement collectif au cours duquel notre gardien est spécialement visé. Des consignes secrètes ont été données aux arrières, afin qu'ils jouent la bride un peu sur le cou et permettent ainsi aux avants de mener une sarabande plus échevelée devant les buts. Telles sont les raisons pour lesquelles Fernand reçoit de nouveau les honneurs du communiqué.

Sa première intervention évite de justesse un point. Jean-Marie, au lieu d'arrêter un tir venu on ne sait d'où, dévie le ballon, qui roule rapidement en direction des buts. Fernand réagit trop tard et ne peut pas se placer. La balle va-t-elle passer ? Notre gardien se met précipitamment à genoux et se laisse tomber en avant, bras tendus. Il bloque juste à temps.

A peine le temps de dégager, voici Fernand de nouveau sur les dents. La balle passe près de lui. Il plonge à terre, genoux et coudes amortissant le choc, les mains parvenant à saisir le ballon, qu'il ramène vite sur sa poitrine afin de le mieux protéger.

— Tu dors, Jean-Marie ! s'écrie l'infortuné garçon. Place-toi mieux! Tu restes trop près de moi, je ne vois plus rien !

Le pauvre, il ignore nos conventions.

Un bolide arrive à hauteur moyenne. Fernand se détend, comme lancé par un caoutchouc, accomplissant un superbe vol plané. Ses doigts touchent le ballon et l'envoient en corner. Notre héros retombe en souplesse à terre, complètement allongé. Ses amortisseurs naturels, mains, ventre et cuisses, rendent l'atterrissage plus doux.

Hélas ! cette fois-ci, c'est au fond des filets que le pauvre Fernand va chercher la balle. Il n'a pas esquissé le moindre geste de défense pour éviter le tir magistral qui vient de le battre. Il n'était pas placé. Sauter était inutile. Plonger n'aurait rien donné de positif. Le projectile était hors de portée.

Accomplir ce geste lui est désagréable. Il semble qu'en de telles circonstances son honneur personnel est en jeu. Sa mine a pris l'aspect de celle d'un homme de mauvaise humeur.

Philippe a facilement passé les deux arrières complices, d'un dribble long qu'il rattrape. Déjà, sa jambe va se lever pour déclencher le tir. Il s'arrête soudain, médusé. Fernand est à ses pieds.

Hardiment, ce dernier a plongé sur le ballon, bras tendus en avant pour se protéger la tête, et a cloué sur place son adversaire, qui entrevoyait un fait d'armes.

— Dis donc, Fernand, lui dit Philippe, non rancunier, on te voit bien souvent entre ciel et terre, en ce moment. Quand passes-tu ton brevet de pilote ?

JACQUES MORAIN.



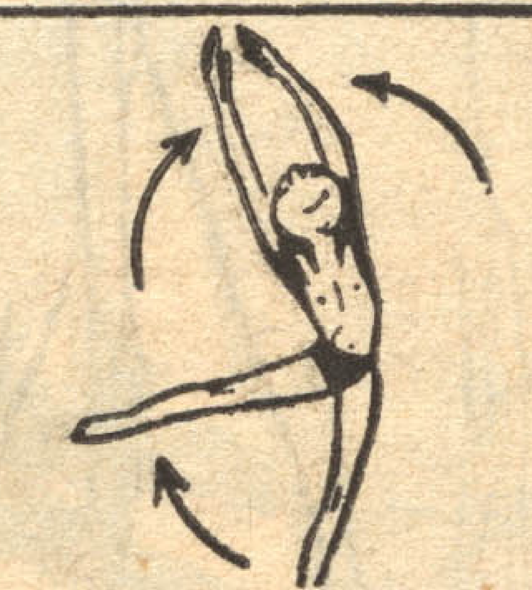
713
MAINS CROISÉES, TIRER SUR LES AVANT-BRAS - *MAINS CROISÉES OU ACCROCHÉES DEVANT LE CORPS, TIRER AU MAXIMUM SUR LES DOIGTS*



723
TORSION DES JAMBES TENDUES - *MAINS AUX HANCHES, JAMBES ÉCARTÉES ET TENDUES, PIVOTER SUR LA PLANTE DES PIEDS À G^HE (DR^TE) JUSQU'À LA RENCONTRE DES DEUX JAMBES.*



733
FLEXION EXTENSION DU TRONC - *TRONC FLÉCHI, MAINS APPUYÉES AU REBORD D'UNE FENÊTRE, D'UNE TABLE, ETC... PIEDS ÉCARTÉS PORTER LE VENTRE EN AVANT, REVENIR TRONC FLÉCHI.*



260
ÉLÉVATION LATÉRALE DES BRAS TENDUS AVEC LANCER DE JAMBE SUR LE CÔTÉ. - *COMBINER 11 ET 27*

SPORTS

Celui dont on parle...

Joseph DE BEUCKELAER

Champion de Belgique de poursuite en battant Maurice Blomme, Joseph de Beuckelaer avait été éliminé lors des championnats du monde à Rocour par le Français Matteoli, grande révélation 1950 dans cette spécialité ingrate et loyale entre toutes qu'est la poursuite.

Il y a une quinzaine de jours, au vélodrome d'hiver parisien, De Beuckelaer s'est retrouvé en piste contre son vainqueur et, cette fois, l'a rejoint après 4.960 mètres courus en 6' 20".

Cette victoire — et surtout ce « chrono » — a fait sensation dans tous les milieux du cyclisme, où pourtant on ne s'étonne pas facilement.

Six minutes vingt pour 4.960 mètres, cela représente un peu plus de 6' 22" pour les cinq kilomètres, c'est-à-dire le temps que mit Fausto Coppi pour battre le Hollandais Schulte dans le match fameux qu'ils se livrèrent sur ce même vélodrome, en janvier 1949.

Cela représente l'une des cinq ou six meilleures performances réalisées à Paris et situe notre compatriote sur le plan de ces phénomènes de l'effort solitaire que furent jadis Richard et Blanchonnet.

Oh ! sans doute ne faut-il pas s'emballer ! Le jeune Campinois doit confirmer son exploit, prouver en d'autres circonstances que ce coup d'éclat réalisé sur une piste qu'il ne connaissait pas aura été autre chose qu'un feu de paille, qu'une réussite sans lendemain.

On peut cependant penser qu'il n'en restera pas là.

Agé de 25 ans, De Beuckelaer s'est révélé lors de la Coupe Sels 1948, cette épreuve qui, en fin de saison, met aux prises les coureurs belges de toutes les catégories et dans laquelle des champions comme Ronsse et Karel Kaers connurent leurs premiers succès. C'est un « rouleur » remarquable, une belle machine à pédaler, en même temps qu'un athlète fort sympathique. Son point faible : un excès de nervosité.

Souhaitons à De Beuckelaer de nombreux succès : d'abord parce qu'il le mérite, ensuite parce qu'ils contribueraient (peut-être) à donner au cyclisme sur piste belge un coup de fouet salutaire, en détournant les directeurs de vélodromes et le public de ces américaines qui sont désormais beaucoup plus du spectacle que du sport pur...

KIKI.

PLUS QUE DEUX JOURS !

Il n'est pas trop tard, mais il est temps !

Tous ceux d'entre vous qui n'ont pas encore envoyé leurs réponses à notre grand concours sportif, dont les questions ont été publiées dans nos quatre précédents numéros, peuvent encore le faire.

La date limite pour la réception des solutions est fixée au samedi 4 novembre.

A ceux qui se sont jusqu'à présent abstenus parce qu'ils ne savaient pas répondre à telle ou telle question, rappelons que le concours est doté de cinquante beaux prix et que sa formule est telle qu'une erreur n'est en aucun cas catastrophique, le concurrent ayant de multiples occasions de récupérer par ailleurs les points ainsi perdus.

Au travail donc, mais n'oubliez pas :

1) De joindre à vos réponses les bons de participation publiés dans chaque SPIROU ;

2) De noter que toutes les réponses nous parvenant après la date limite seront mises hors concours.

Avis et Communiqués SPORTIFS

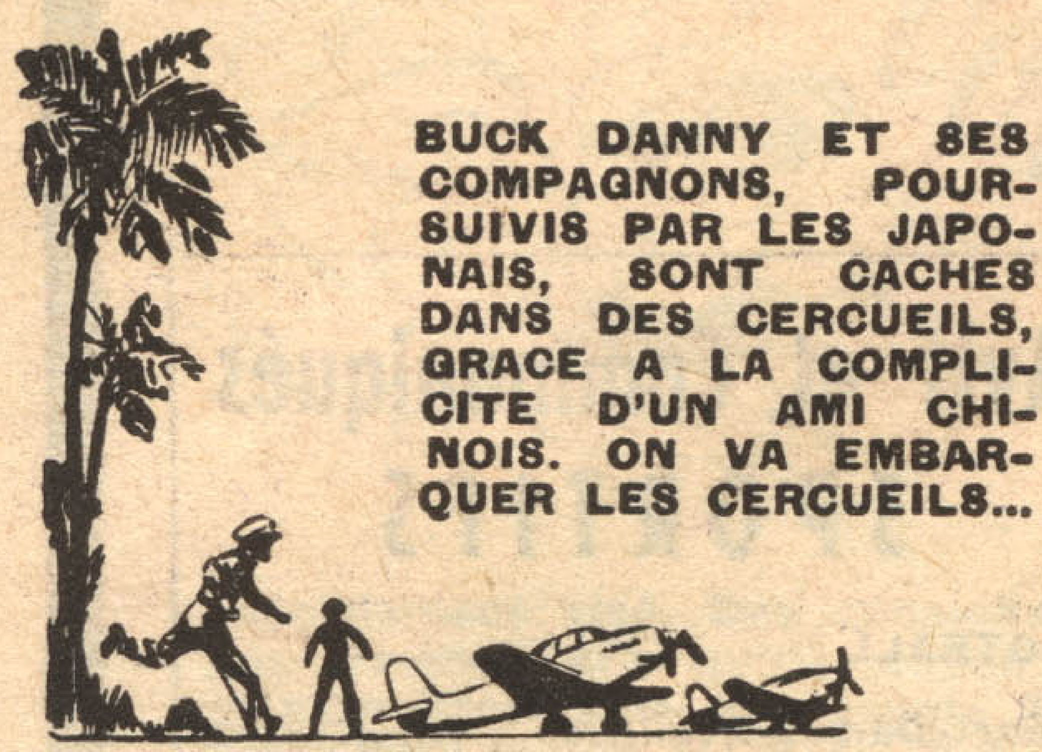
FOOTBALL :

Sart-Dames-Avelines participera, cette année encore, à notre championnat. Telle est la bonne nouvelle qui nous a été communiquée par Marius Delvaux, 126, rue Houlette, à Sart-Dames-Avelines, auquel on peut s'adresser pour l'organisation de rencontres amicales.

A tous les clubs A. d. S. — Nous rappelons à tous les animateurs et responsables de clubs que, jusqu'à fin janvier, les équipes doivent disputer des matches amicaux, conclus à leur convenance. C'est à ce moment que, sur le vu de leurs activités, SPIROU sélectionne les huit clubs qui disputent le championnat proprement dit. C'est dire que tous les renseignements concernant les équipes et leurs résultats doivent nous parvenir régulièrement. En raison de notre concours sportif, la place nous a été mesurée tous ces temps-ci, mais ce n'est pas parce que nous n'avons pu insérer la plupart des comptes rendus reçus que ceux-ci ont été inutiles, bien au contraire.

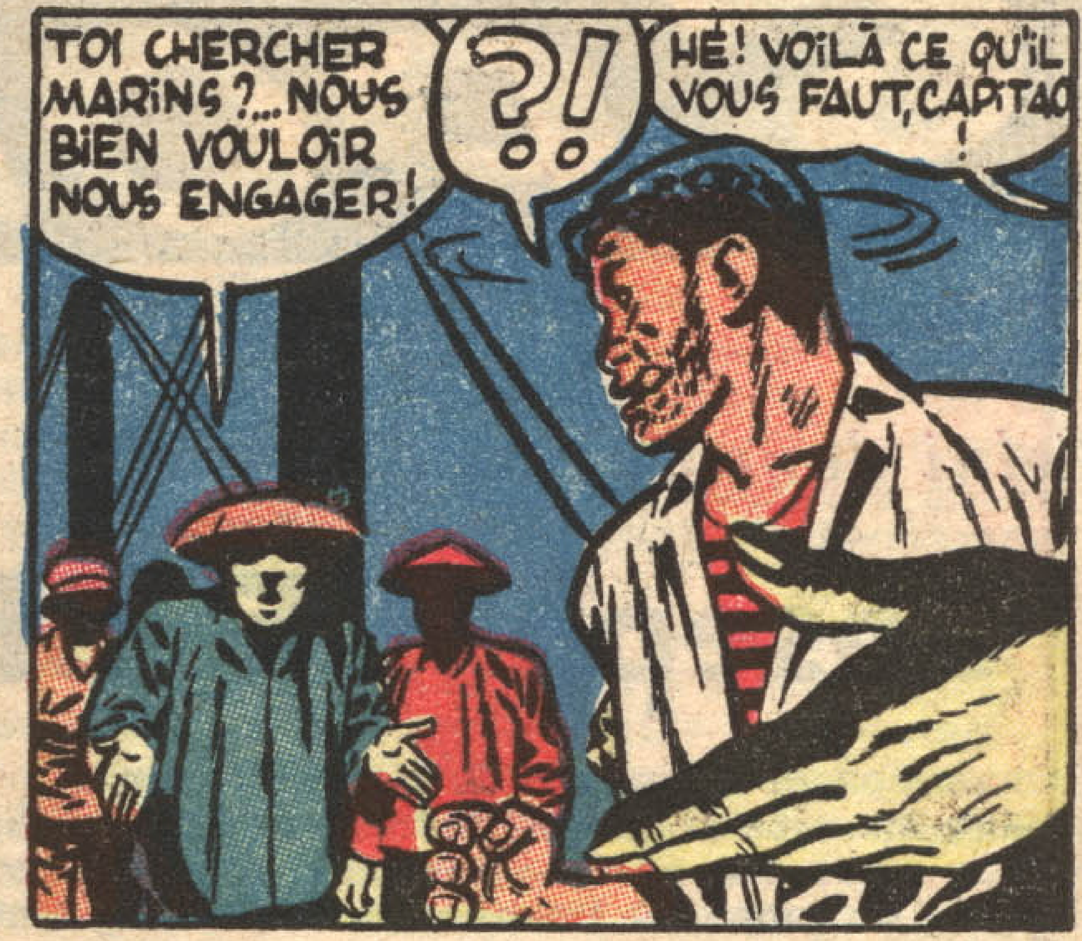
Rappelons quelques adresses où des matches peuvent être organisés : Lobbes : R. Dufrene, 139, rue d'Anderlues ; Frasnes-lez-Gosselies : Zénon Art, 116, chaussée de Bruxelles ; Chapelle à Wattines : Albert Liénart, 54, rue du Cayoit ; Frameries : Renaud Leclercq, 55, rue de Quaregnon ; Wasmuel : Gaston Brion, 26, rue Mauzin.

LE DRAGON NOIR



BUCK DANNY ET SES COMPAGNONS, POURSUIVIS PAR LES JAPONAIS, SONT CACHES DANS DES CERCUEILS, GRACE A LA COMPLICITE D'UN AMI CHINOIS. ON VA EMBARQUER LES CERCUEILS...













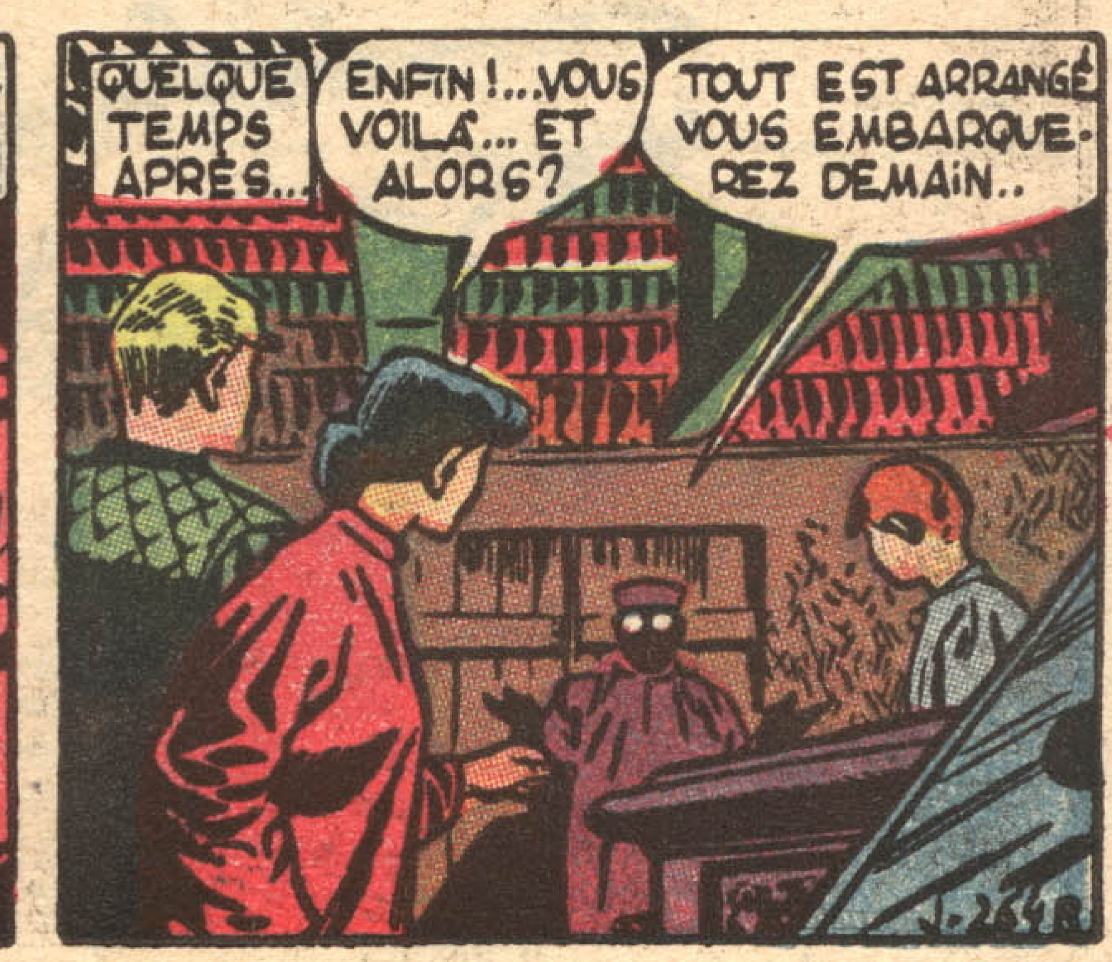








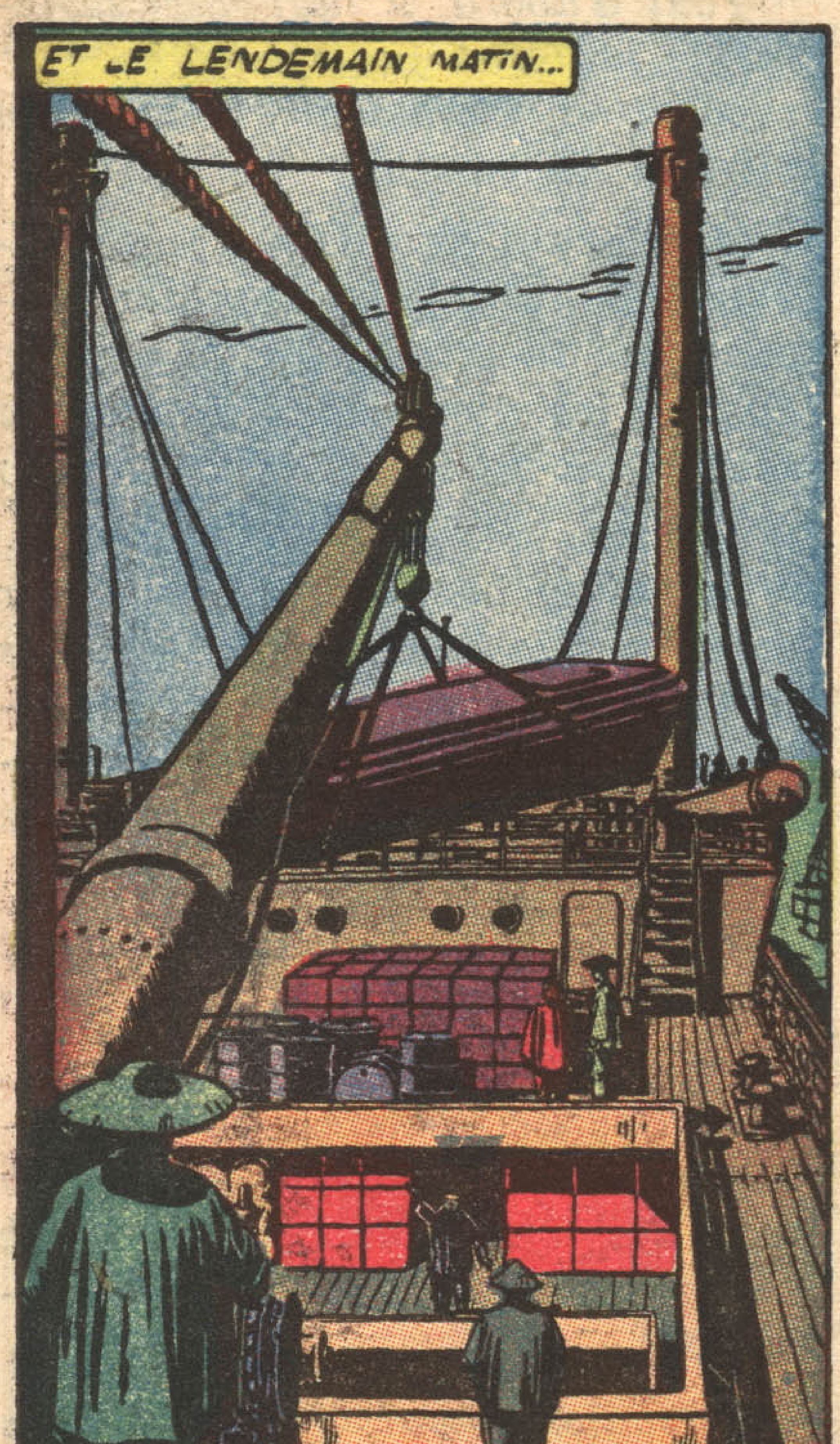





LE CAPITAO FERA PLACER VOS CERCUEILS DANS UNE CABINE DONT IL EST SEUL À POSSÉDER LA CLEF... AINSI VOUS POURREZ SORTIR DE VOS BOITES SANS DANGER...
OUAIS!... MAIS NOUS SERONS BOUCLÉS DANS LA CABINE...


ET MOI QUI PARLAIS DE RESPIRER L'AIR DU LARGE!
NOUS N'AVONS PAS LE CHOIX!
JACINTO VOUS RAVITAILLERA LUI-MÊME!


ET L'AUTORISATION DE TRANSPORTER VOS CERCUEILS EN CHINE?...
JE L'AI! RASSUREZ-VOUS, UNE FOIS EN MER, VOUS N'AUREZ PLUS À CRAINDRE QUE LES PIRATES ET C'EST DÉJÀ BIEN SUFFISANT!...


ET LE LENDEMAIN MATIN...


NE DESCENDS PAS CEUX-LÀ DANS LA CALE!...


DÉPÊCHONS!... PORTE LES DANS LA GRANDE CABINE À CÔTÉ DE LA MIENNE!


HÉ! DOUCEMENT!!! C'EST FRAGILE!
J. 265 A


TU AS VU LES CERCUEILS MARQUÉS D'UN CERCLE NOIR!...
ET IL FERME LA PORTE À CLEF! PAS DE DOUTE!


J'AI REPÉRÉ LES ARMES DU BORD!... ELLES SONT ENFERMÉES DANS UN COFFRE, DANS LA CABINE DU CAPITAINE!...
PARFAIT!... ON S'EN SOUVIENDRA, LE MOMENT VENU!...


UNE HEURE APRÈS, LE CHARGEMENT EST TERMINÉ... LES AMARRES SONT LARGUÉES... SALUANT HANOÏ D'UN DERNIER MUGISSEMENT DE SA SIRÈNE, LE "LISBOA" QUITTE LE QUAI.
ADIOS VIEUX BANDIT!... ET DORMEZ TRANQUILLE!... LA "MARCHANDISE" ARRIVERA À BON PORT!...
LISBOA
J.265.B.

Tu es certainement capable de remplacer une vitre.

Dzing ! Tu viens de casser une vitre.

Ce sont malheureusement des choses qui arrivent, lorsqu'on est un garçon quelque peu turbulent et qui oublie qu'il est entouré de choses fragiles.

Pour ma part, je dois avoir une cinquantaine de vitres sur ma conscience. Mais j'ai toujours tenu à réparer moi-même les dégâts.

Tout d'abord, il faut aller acheter le matériel indispensable à la réparation, c'est-à-dire une autre vitre et du mastic.

Mais avant de partir mesure soigneusement la largeur et la longueur de ta vitre, afin de pouvoir donner les dimensions exactes de celle-ci au vitrier et de la lui faire couper.

Tu peux, bien entendu, essayer de couper la vitre toi-même, mais je te promets de nombreux déboires si tu ne possèdes pas des instruments spéciaux, qui coûtent très cher.

Non, il vaut mille fois mieux acheter ta vitre aux dimensions exactes.

Commence d'abord par débarrasser le châssis de la fenêtre de tous les vieux débris, du vieux mastic et des clous qui l'encombrent.

Personnellement, j'ai toujours préféré, pour ce travail, la pointe de ma plus solide lame de canif.

Cependant, il existe des instruments spéciaux, pour cette besogne ; tant mieux pour toi si tu peux les utiliser.

Maintenant, encastre ta nouvelle vitre dans le châssis et fixe-la de chaque côté avec deux ou trois petits clous.

Doucement, ici, pour enfoncer les petits clous. La moindre brusquerie enverrait ta nouvelle vitre se promener en morceaux sur le sol.

Maintenant que la nouvelle vitre tient solidement, place ton mastic le long du châssis et égalise-le soigneusement, toujours avec la pointe de ton canif.

Bien entendu, on n'arrive pas à une besogne artistique et harmonieuse dès la première fois, mais avec de la patience et de l'obstination, tu réussiras à avoir une surface bien unie et parfaitement égale.



Notre ami Guibert (qui a dû égarer son prénom) me soumet un « Coucher de soleil derrière les collines ». Le sujet est en soi délicat, parce que son interprétation réclame de l'expérience. Ce n'est pas en indiquant quelques ombres qu'un débutant peut restituer l'impression d'un beau crépuscule. Doit-il renoncer pour autant à de pareils essais ? Pas du tout, à condition que la chose le tente et qu'il ne se décourage pas s'il constate lui-même qu'il n'a pas réussi. « Mon abat-jour », du même auteur, est très encourageant ; je lui conseillerai seulement d'affermir son trait.



Gérard Bouvy, de Paris, a été bien inspiré en mettant en relief son « Cendrier à l'Eléphant » par les carreaux de la nappe. L'ensemble est ainsi bien équilibré. Georges Clanet, de Villefranche, obtient le même effet par une harmonieuse et sobre répartition des ombres, et sa « Coupe sur trois pieds » est fort agréable à regarder.

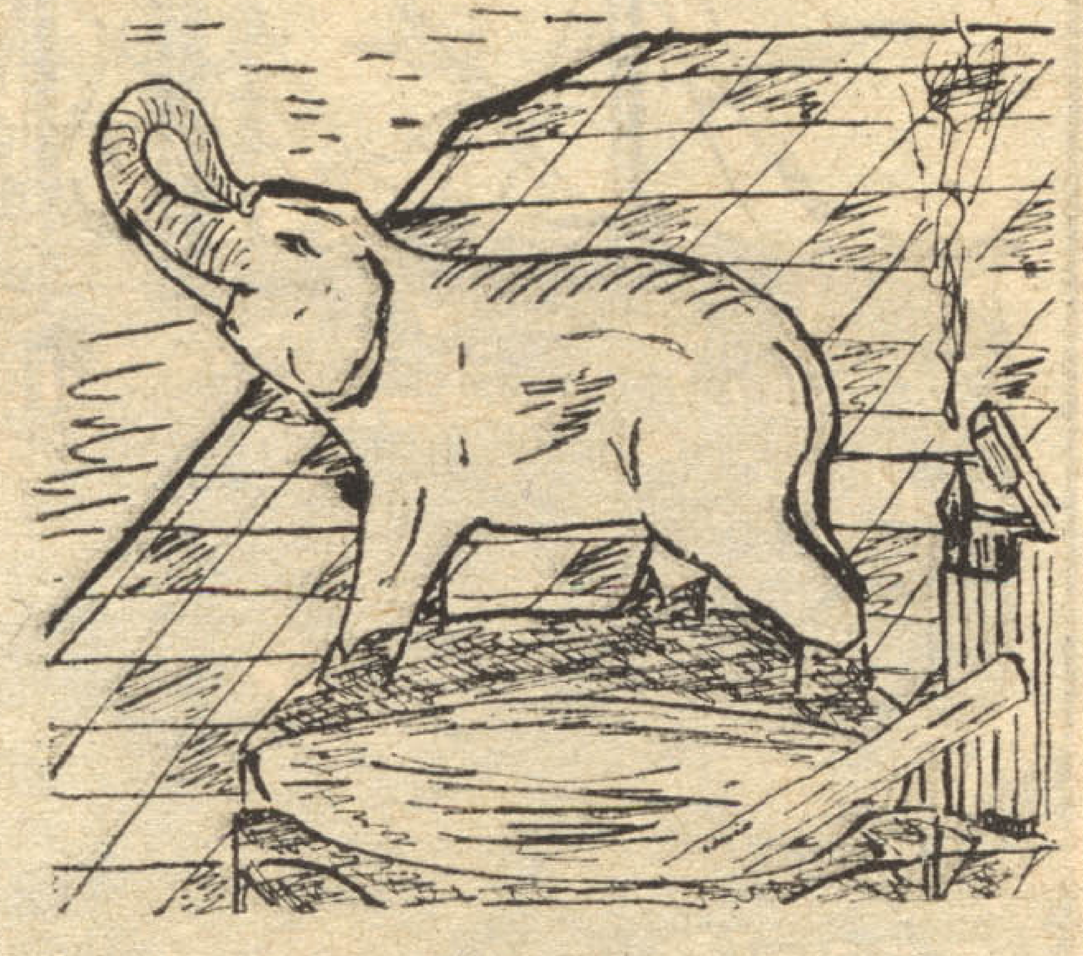
Un peu maigre, ton trait, Joseph Mantaux, de Liège, du moins en ce qui concerne le col et le renflement de ta « Carafe », et surtout en comparaison avec la poignée et le fond.

La « Théière », de C. Canet, de Marseille, a de grandes qualités : netteté, ombres bien réparties, d'où relief, et je trouve fort originale la suggestion de la poignée, qui reste inachevée, afin d'obtenir un équilibre plus parfait. L'auteur n'a que douze ans ; je lui prédis une maturité précoce, à condition qu'il continue à travailler et à chercher.

Mais ce n'est pas parce qu'on arrive moins rapidement à des résultats qu'il faut abandonner le crayon. Certains artistes fameux ont peiné avant d'arriver à



l'épanouissement de leur talent ; d'autres ont souffert toute leur vie, désespérant devant leur chevalet de rendre ce qu'ils voyaient. Tu es certainement doué, Michel Delahais, et je t'engage à ne pas négliger le dessin d'après nature, le seul qui apprenne à respecter les proportions tout en sauvegardant la personnalité. Suis mon conseil, et j'aurai le plaisir de reproduire



bientôt un de tes essais. Bien entendu, ne néglige pas tes études techniques, le dessin restant une distraction ou une seconde corde à l'arc.

Cela étant admis, je vous promets de nobles joies, de celles qui récompensent tout travail consciencieux.

LE PLUMITIF.

LE FURETEUR VOUS DIRA



Le concours de la semaine.

Il y a une cinquantaine d'années, au moment où se généralisa l'emploi des montres à remontoir, deux jeunes horlogers, Jacques et Jean, s'embarquaient à destination des îles du Pacifique, emportant chacun une pacotille de grosses montres à remonter avec une clef. Les indigènes en furent émerveillés, et Jacques troqua immédiatement sa marchandise, fort avantageusement.

— Fais-en autant, dit-il à Jean.

— Non, répondit celui-ci. J'ai une autre idée, et je te fais cadeau de mes montres ; j'en garde seulement une douzaine.

Il se fit débarquer dans l'île principale d'un petit archipel isolé et prit congé de son ami, en lui demandant d'envoyer tous les mois un caboteur pour charger les produits qu'il comptait exporter.

Le croyant fou, Jacques insista pour demeurer avec lui. Ensemble, ils allèrent voir le chef de l'île, à qui l'original offrit une montre en hommage, après lui avoir montré le mouvement des aiguilles. Le chef fut ravi ; sans cesse, il portait l'objet à son oreille, et ses courtisans partageaient son admiration.

— Tu es un grand sorcier ; je t'offre mon amitié, dit-il au nouveau venu, et tout ce qui est à moi est à toi.

— Reste avec moi, conseilla Jean à Jacques. Notre fortune est faite. Tu iras voir les chefs voisins et tu offriras une montre à chacun.

— Tu te fais des illusions, répliqua Jacques. Ils seront d'abord enchantés du présent, mais ils oublieront vite à qui ils le doivent.

— Non, ils ne l'oublieront pas, aie confiance en moi.

Pacotille et cargaison.

Les événements donnèrent raison à l'astucieux garçon. Le concours de la semaine a pour sujet de découvrir son plan ingénieux... et fort simple.

Il ne faudrait cependant pas croire que l'on s'enrichissait couramment rien qu'en disposant de sa pacotille. Ce mot, qui intrigue **Zéro de Conduite**, vient de Paquet, et désignait les menues marchandises que les passagers d'un navire, ainsi que les membres de l'équipage, étaient autorisés à emporter avec eux pour les vendre aux escales ou à la fin du voyage.

Il est arrivé plus d'une fois qu'un fils de famille dissipé était ainsi envoyé avec une pacotille dans les pays lointains. L'argent qu'il en tirait devenait son capital et devait lui servir à se débrouiller.

La pacotille n'est donc pas à confondre avec la cargaison, qui constitue le chargement régulier d'un bateau. Le mot est parfois appliqué par extension de sens à ce que le colporteur trimbale avec lui.

Typhons et cyclones.

Le droit d'emporter de la pacotille était une faible compensation aux dangers de la navigation, à l'époque où il n'existait pas de services météorologiques. Grâce aux échanges d'observations que ceux-ci font continuellement, la carte du temps est tenue à jour, je devrais dire à l'heure, et les marins sont prévenus de l'évolution des tempêtes.



Vendéen 77.108 me demande pourquoi les cyclones se produisent toujours en mer, et le plus souvent au large des côtes africaines. C'est à cause de la tendance à s'élever de l'air chaud en contact avec l'océan. Il crée ainsi un vide énorme, étant donné sa masse formidable, et attire brutalement dans la cheminée naturelle qu'il a formée l'air plus frais des environs. D'où une première tempête. Mais, dans le cyclone en formation, le bord de la masse d'air situé du côté de l'équateur a tendance à rester en arrière, provoquant un mouvement de rotation qui s'accélère rapidement sous l'influence de la condensation en vapeur des couches supérieures de l'air chaud et humide, parvenues à des altitudes de basse température.



La colonne tourne à une allure vertigineuse, tout en se déplaçant lentement. Prévenus par T. S. F., les navires s'écarteront à temps, évitant le désastre ou tout au moins de graves avaries à leur superstructure.

Venons-en maintenant à la question proprement dite : le cyclone subsistera aussi longtemps qu'il sera ravitaillé en air par le vent s'engouffrant dans la cheminée centrale, comblant la perte occasionnée par la force centrifuge. Ce vent doit être chaud et humide, donc maritime, et une fois qu'il atteint la côte, le cyclone se désagrège enfin.



Précisons que les cyclones authentiques sont rares ; malgré leur réputation justifiée, les typhons du Pacifique, les tornades d'Afrique, les trombes d'Amérique, sont des cyclones locaux à faible rayon d'action. Le phénomène se produit au surplus quelquefois à terre, mais dans des proportions fort réduites.

Inutile donc de regarder l'horizon d'un air inquiet. Rassurez-vous et, le cœur léger, criez plutôt : **Spirou ami... partout... toujours !**





L'ESCARGOT et la TORTUE

APRES avoir fatigué tous les hôtes du jardin par son chant de victoire, la Tortue rencontre un beau jour l'Escargot, qui, impertinent et moqueur, du haut d'une feuille de chou lui faisait les cornes.

— Etre jaloux et méprisable, douteriez-vous de ma victoire sur le lièvre ? lance-t-elle, dressée dans sa majesté dédaigneuse.

— Non, répond le doux philosophe ; mais je ne te crois pas plus la reine de ces lieux que ta mère ne fut la reine des Tortues. Te souvient-il de celle que nous vîmes planer dans le ciel ? « Chaque César, par son orgueil, prépare son Waterloo », et je suis bien certain qu'à ton tour tu goûteras soit par combat loyal, soit par ruse de guerre l'amertume de la défaite.

— En tout cas, ce n'est pas toi, chétif pied bot, qui m'enlèvera ma couronne.

— Pourquoi pas ? Comme toi je porte ma maison, et je te parie de toucher avant toi, au haut de l'allée, le vieil arrosoir, l'abri du gros crapaud ventru, notre arbitre, si tu veux bien. Que parions-nous ?

— Tout ce carré de laitues contre une fraise des bois !

Et la dame à la tête légère, bien sûre de sa victoire, rentre sous sa carapace pour mieux p o u f f e r de rire et savourer d'avance son prochain succès.

— Entendu, et je pars ! répond notre escargot, se glissant en tapinois de la feuille de chou sur le dos de la tortue.

« Finissons notre déjeuner et puis faisons un somme ; rattraper ce maître cornu qui danse sur son ventre ne sera qu'un jeu pour moi. »

— Et lorsque, jugeant suffisante à son orgueil l'avance accordée au limaçon, l'étourdie se met à sa recherche, elle n'aperçoit sur l'allée nul être vivant ni devant ni derrière elle.

« Où donc est-il passé, ce vieux fou ? Certainement, il a abandonné la lutte et cache sa honte dans quelque coin. Allons l'attendre près de l'arbitre et proclamer notre victoire en qualifiant comme il convient son insolente gageure. »

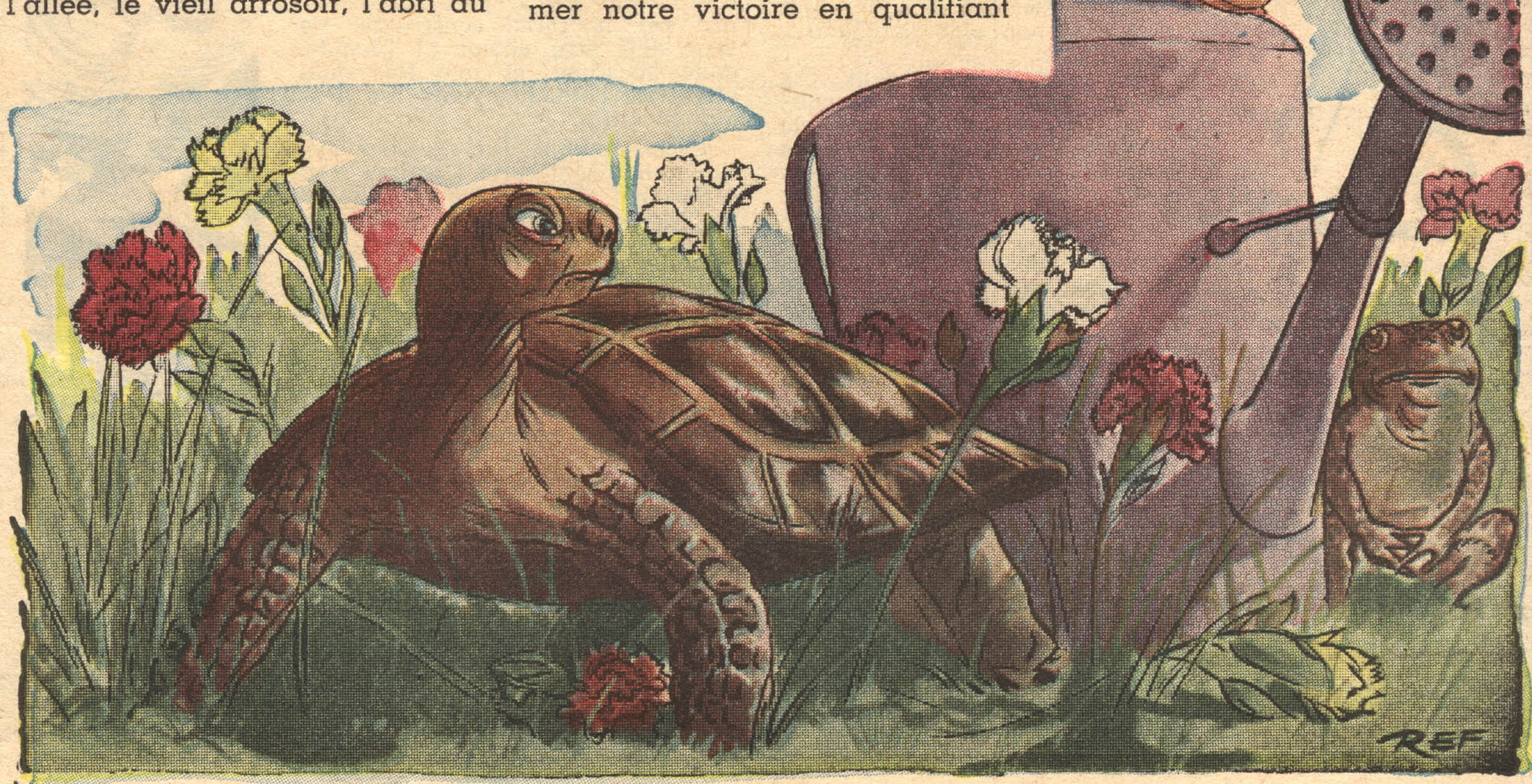
Comme elle tournait, sans le toucher, le dos au but gardé par le crapaud, impassible et muet, le malin compère atteint en hâte l'arrosoir, et, perché tout au haut comme au sommet d'un trône, il s'écrie, triomphant :

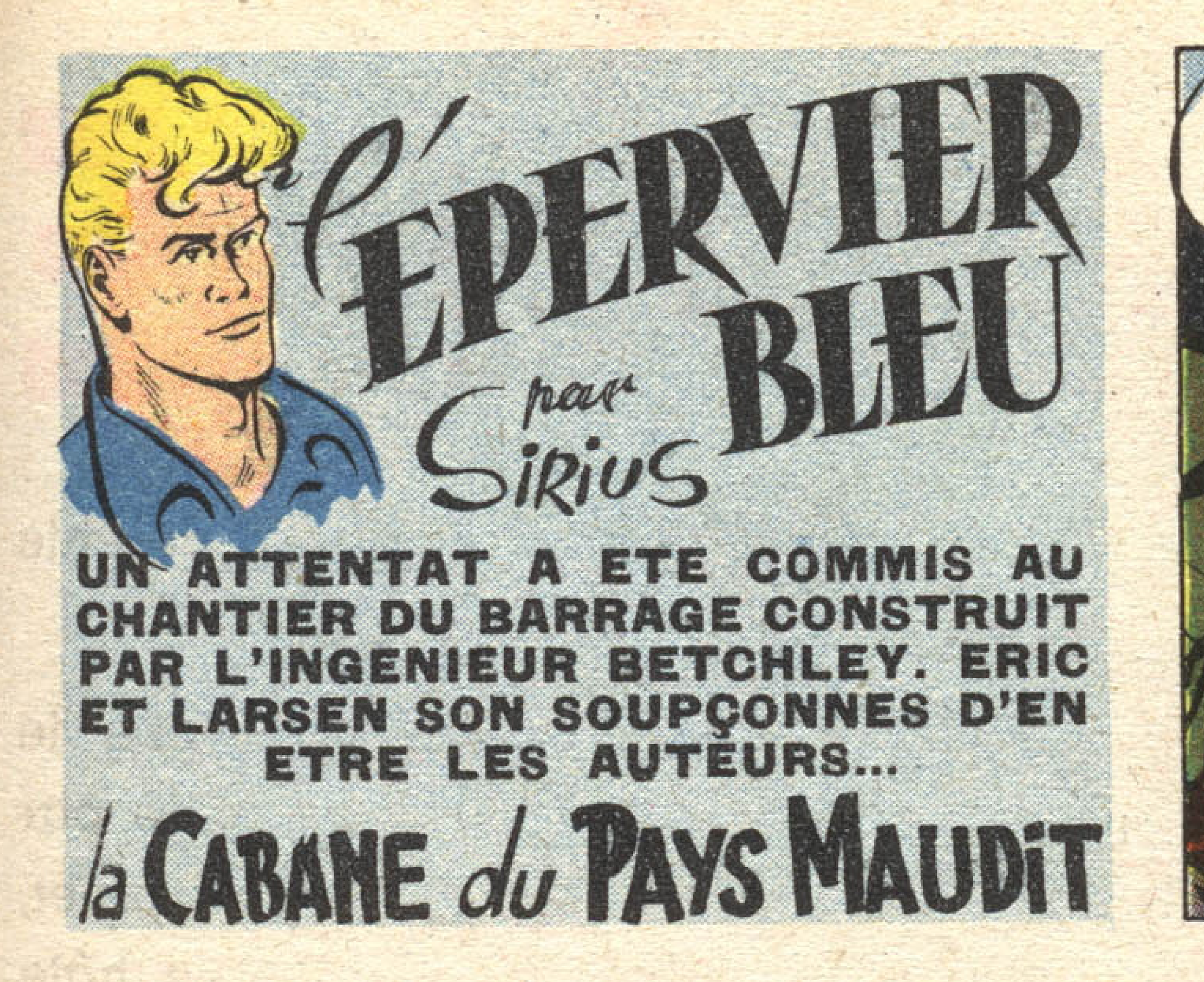
— Hé ! là-bas, la bonne vieille, vas-tu longtemps nous laisser languir ? Qu'as-tu donc fait de tes quatre pattes ?

La stupéfaction de la Tortue fut si grande qu'elle en a perdu à jamais la parole, et c'est, pétrifiée de surprise, qu'elle écouta, écrasée de honte, le conseil que Maître Crapaud, hilare, scanda de sa grosse voix :

Souvent l'orgueilleux en son geste
Place un germe de désespoir ;
Soyons sage, restons modeste,
Rien ne pourra nous décevoir.

J. A. CASSON.





L'ÉPERVIER BLEU
par Sirius
UN ATTENTAT A ETE COMMIS AU CHANTIER DU BARRAGE CONSTRUIT PAR L'INGENIEUR BETCHLEY. ERIC ET LARSEN SON SOUPÇONNES D'EN ETRE LES AUTEURS...
la CABANE du PAYS MAUDIT



ECOUTEZ, MON VIEUX, ÇA NE VA PAS SE PASSER COMME ÇA, C'EST MOI QUI VOUS LE DIS. JE TIRERAI CETTE AFFAIRE AU CLAIR.
JE SUIS CONVAINCU QUE TOUT CELA N'A ÉTÉ QU'UN DÉPLORABLE MALENTENDU.



EN TOUT CAS, SI ON NOUS CHASSE DE CETTE MAISON, JE VOUS ASSURE QUE NOUS Y REVIENDRONS, ET LE FRONT HAUT. NOUS NE QUITTERONS PAS LA RÉGION AVANT.
OUAIS! ET OÙ VA-T-ON LOGER?



VOUS ÊTES BIEN DÉCIDÉS?
ET COMMENT!



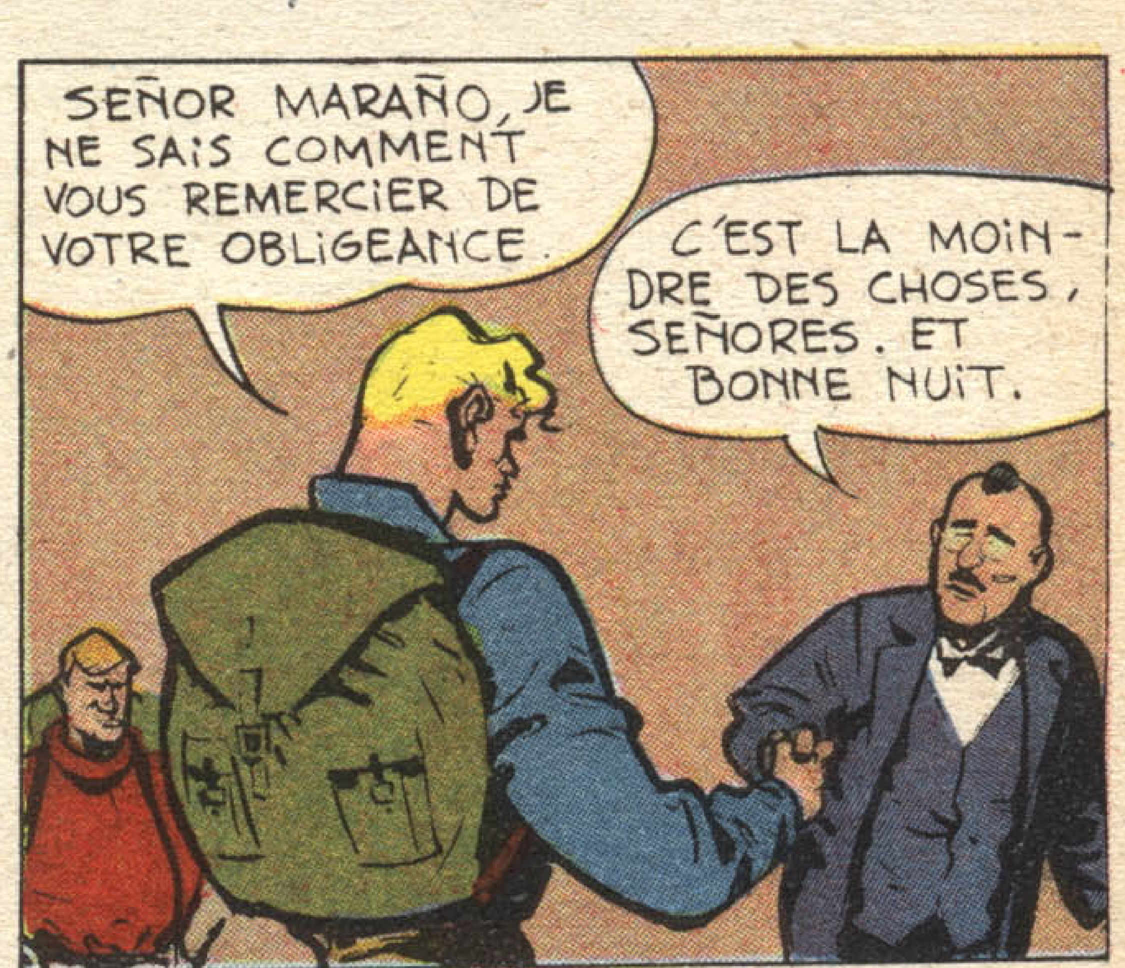
BON. JE PUIS VOUS CONDUIRE À UNE CABANE ABANDONNÉE, TOUT PRÈS D'ICI, DANS LA MONTAGNE. VOUS Y ATTENDREZ SAGEMENT QUE JE VOUS FASSE SIGNE, QUAND LE MOMENT D'AGIR SERA VENU.
BRAVO!



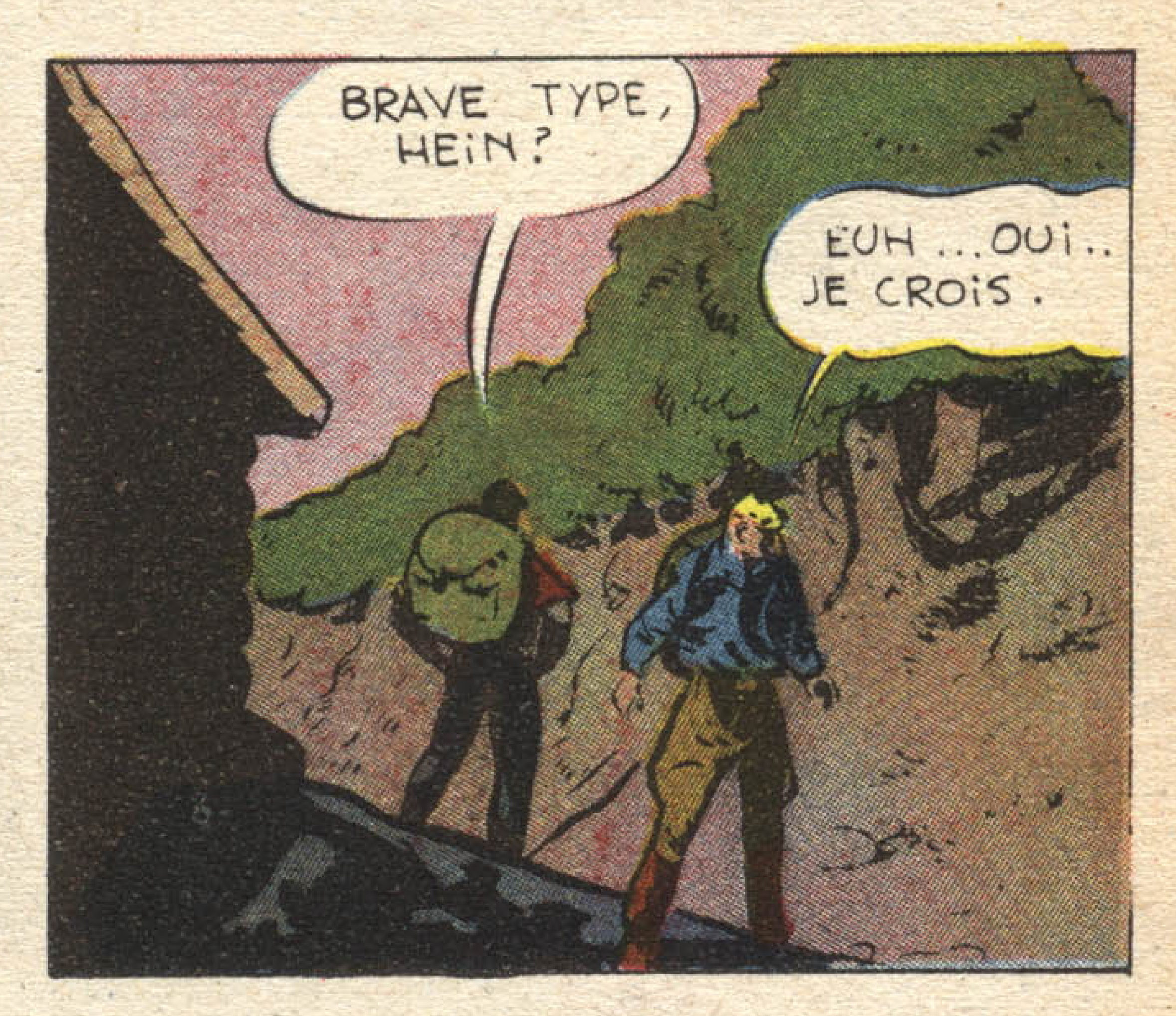
IL Y A UN BON LIT, AU MOINS, DANS VOTRE CABANE? LE DOCTEUR ME RECOMMANDE BEAUCOUP DE REPOS.
JE TE CHANTERAI UNE BERCEUSE.



UNE HEURE PLUS TARD, DANS UN REPLI DE LA MONTAGNE..
VOUS VOILÀ ARRIVÉS. PERSONNE NE VIENDRA VOUS DÉRANGER ICI. LES INDIENS SONT PERSUADÉS QUE CETTE RÉGION EST MAUDITE, INTERDITE À TOUT ÊTRE VIVANT, SOUS PEINE DE MORT. J'ESPÈRE QUE VOUS N'ÊTES PAS SUPERSTITIEUX.
OH NON! SÛREMENT PAS!



SEÑOR MARAÑO, JE NE SAIS COMMENT VOUS REMERCIER DE VOTRE OBLIGEANCE.
C'EST LA MOINDRE DES CHOSES, SEÑORES. ET BONNE NUIT.



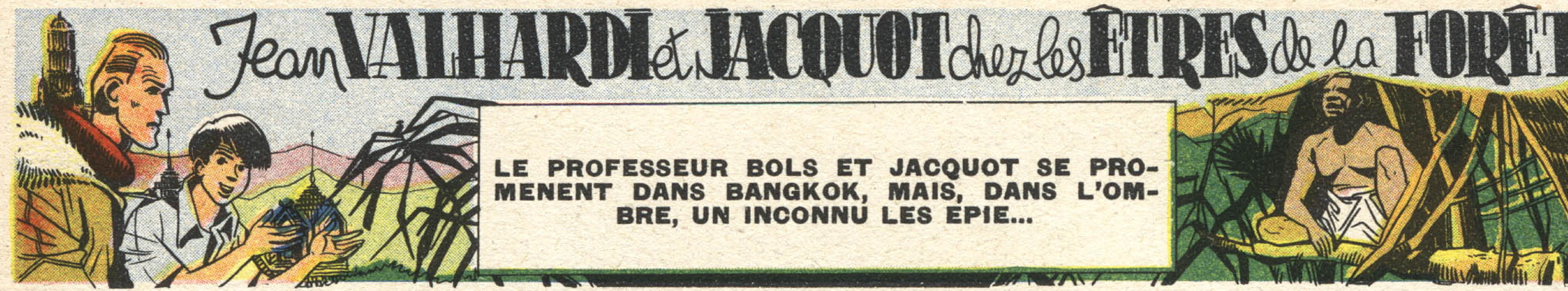
BRAVE TYPE, HEIN?
EUH ... OUI .. JE CROIS.



FISTON, ON VA FAIRE UNE BONNE TASSE DE CAFÉ. VA CHERCHER DE L'EAU PENDANT QUE J'ALLUME LE FEU.
DANS TOUT CE NOIR? ET LA MONTAGNE QUI EST MAUDITE! C'EST GAI.



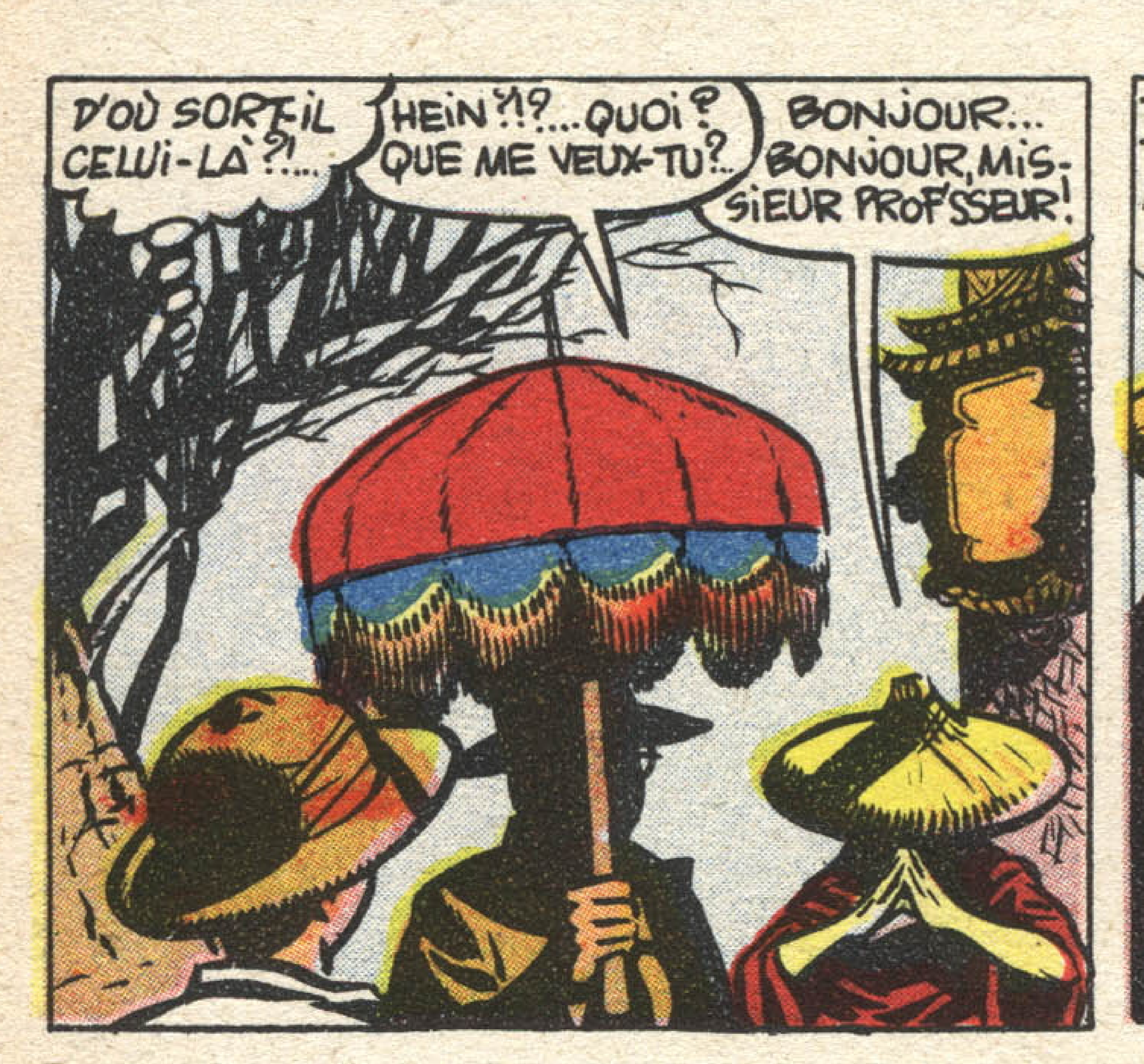
CEPENDANT, PARVENU À UNE BIFURCATION DU SENTIER, MARAÑO JETTE UN COUP D'OEIL SUR SA MONTRE.
ENCORE DEUX OU TROIS HEURES DE NUIT.. TOURNONS À DROITE.


Jean VALHARDI et JACQUOT chez les ÊTRES de la FORÊT
LE PROFESSEUR BOLS ET JACQUOT SE PROMENENT DANS BANGKOK, MAIS, DANS L'OMBRE, UN INCONNU LES ÉPIE...



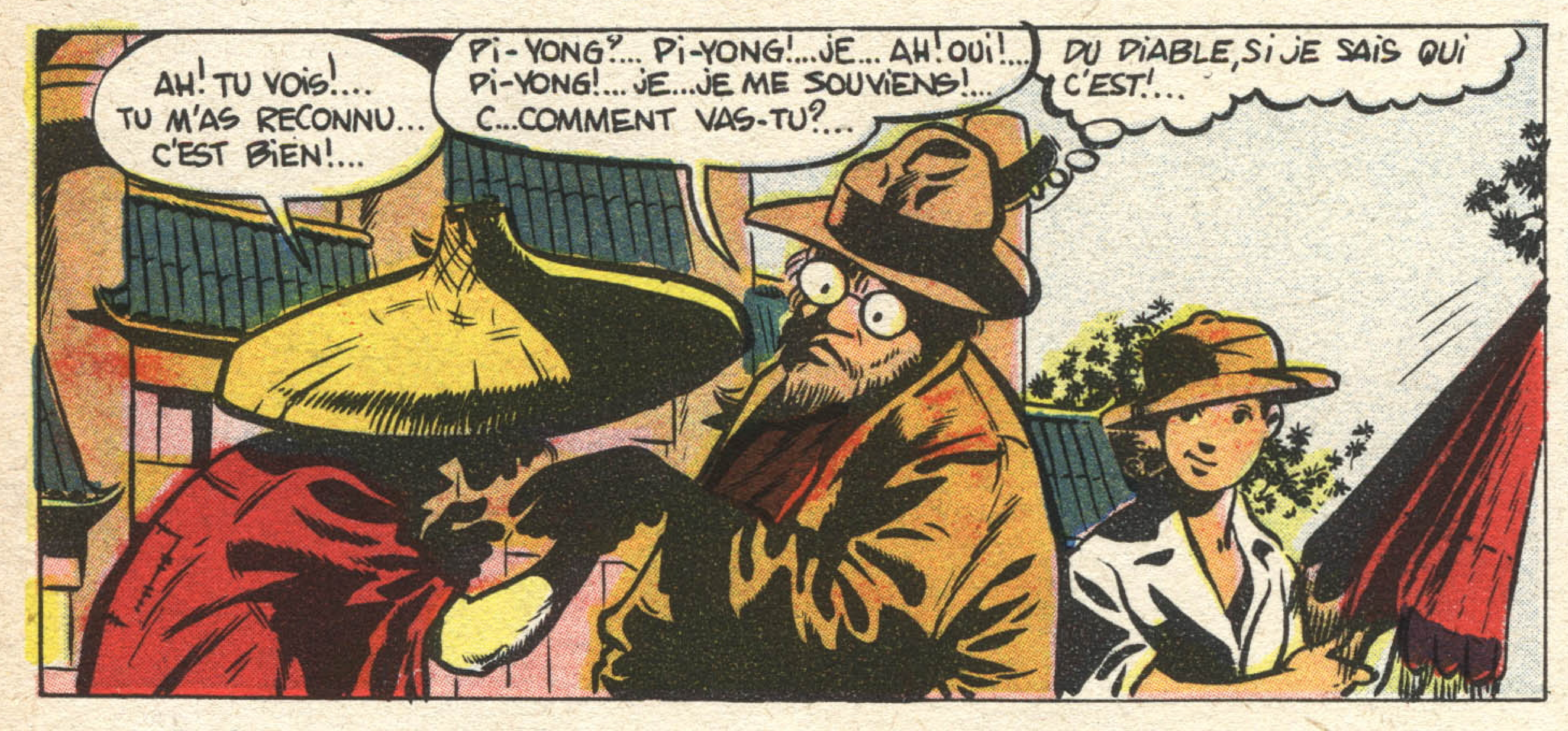

AUCUN DOUTE...C'EST BIEN LUI!... ALLONS, C'EST LE MOMENT!...


NOUS VOICI ARRIVÉS!...REGARDE CETTE MERVEILLE! ET ON PRÉTEND QUE DANS CES JARDINS QUI SONT IMMENSES, IL EXISTE DES SOUTERRAINS, BIEN PLUS ANCIENS ENCORE!...
HEP!...PROF'SSEUR...MISSIEUR PROF'SSEUR!...


D'OÙ SORT-IL CELUI-LÀ?...
HEIN?!?...QUOI? QUE ME VEUX-TU?
BONJOUR... BONJOUR, MISSIEUR PROF'SSEUR!


TOI PAS ME RICONNAITRE?...OH, ÇA PAS BIEN... MOI FORT TRISTE!...MOI, PI-YONG... TU TE SOUVIENS?... PI-YONG!...
AH ÇA QUI ES-TU?!...

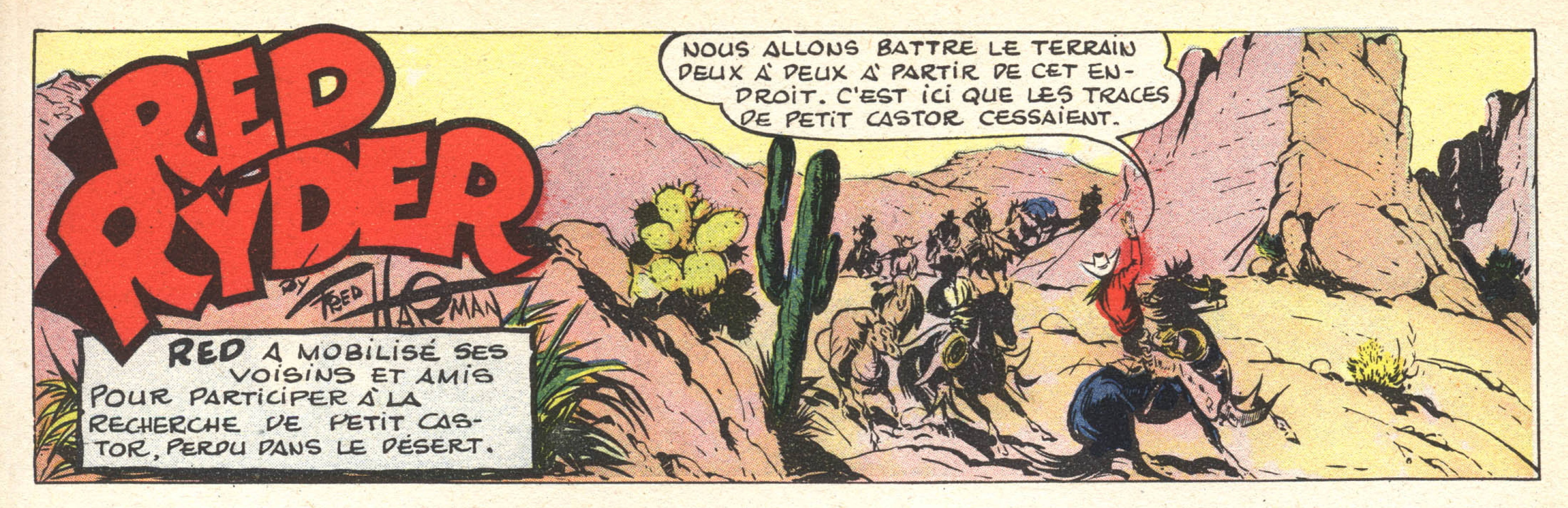

CE CITRON-LÀ NE ME REVIENT PAS!...
JE...JE NE VOIS PAS!...
OH! MISSIEUR PROF'SSEUR!! PI-YONG!...MOI ANCIEN PORTEUR À TOI!...AUTREFOIS...MOI TRÈS HEUREUX TE REVOIR!...MOI ME SOUVENIR TOUJOURS DE TOI!...


AH! TU VOIS!... TU M'AS RECONNU... C'EST BIEN!...
PI-YONG?...PI-YONG!...JE...AH! OUI! PI-YONG!...JE...JE ME SOUVIENS!... C...COMMENT VAS-TU?...
DU DIABLE, SI JE SAIS QUI C'EST!...

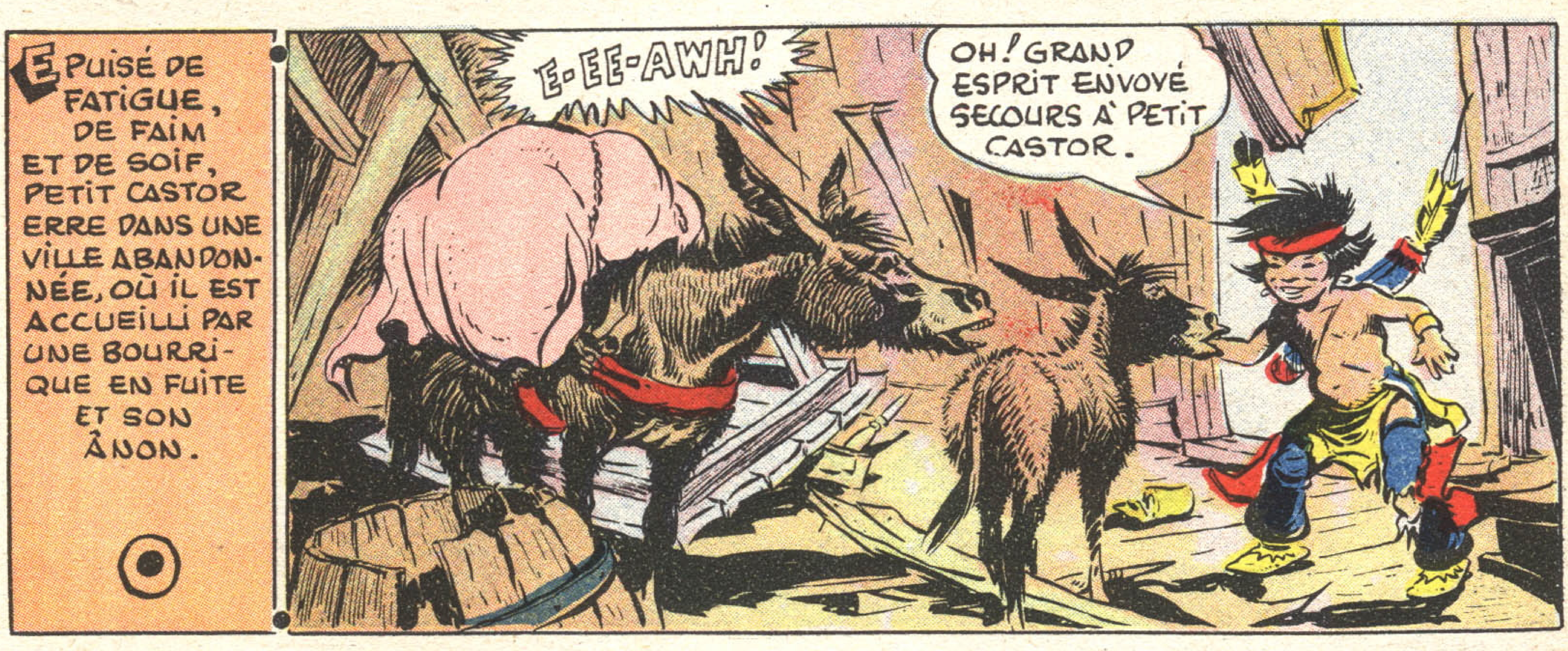

HEM!...ET...QUE... QUE DEVIENS-TU, PI-YONG!...
MOI, DEVENU GUIDE!...MONTRER VIEUX MONUMENTS AUX ÉTRANGERS!...MOI AVOIR DÉCOUVERT QUELQUE CHOSE TRÈS CURIEUX!...
AH? QUOI DONC?...


ÇA P'T'ÊTRE INTÉRESSER MISSIEUR PROF'SSEUR...MOI DIRE À TOI, EN SECRET!... MOI, DÉCOUVRIR SOUTERRAIN, PRÈS TEMPLE DE TSI-TSAOK!...
HEIN?!


QUE...QUE DIS-TU?!?...OÙ ÇA?!... MON DIEU!...SI C'ÉTAIT L'ENTRÉE DE LA LÉGENDAIRE CITÉ SOUTERRAINE DE TSIOK!!!...DES DIZAINES DE SAVANTS L'ONT CHERCHÉE SANS JAMAIS LA TROUVER!!!...
MOI POUVOIR TE CONDUIRE SI TU VEUX!...VIENS!...NOUS ALLER DE SUITE!...
HEM!... CE CHINOIS NE M'INSPIRE GUÈRE CONFIANCE!...

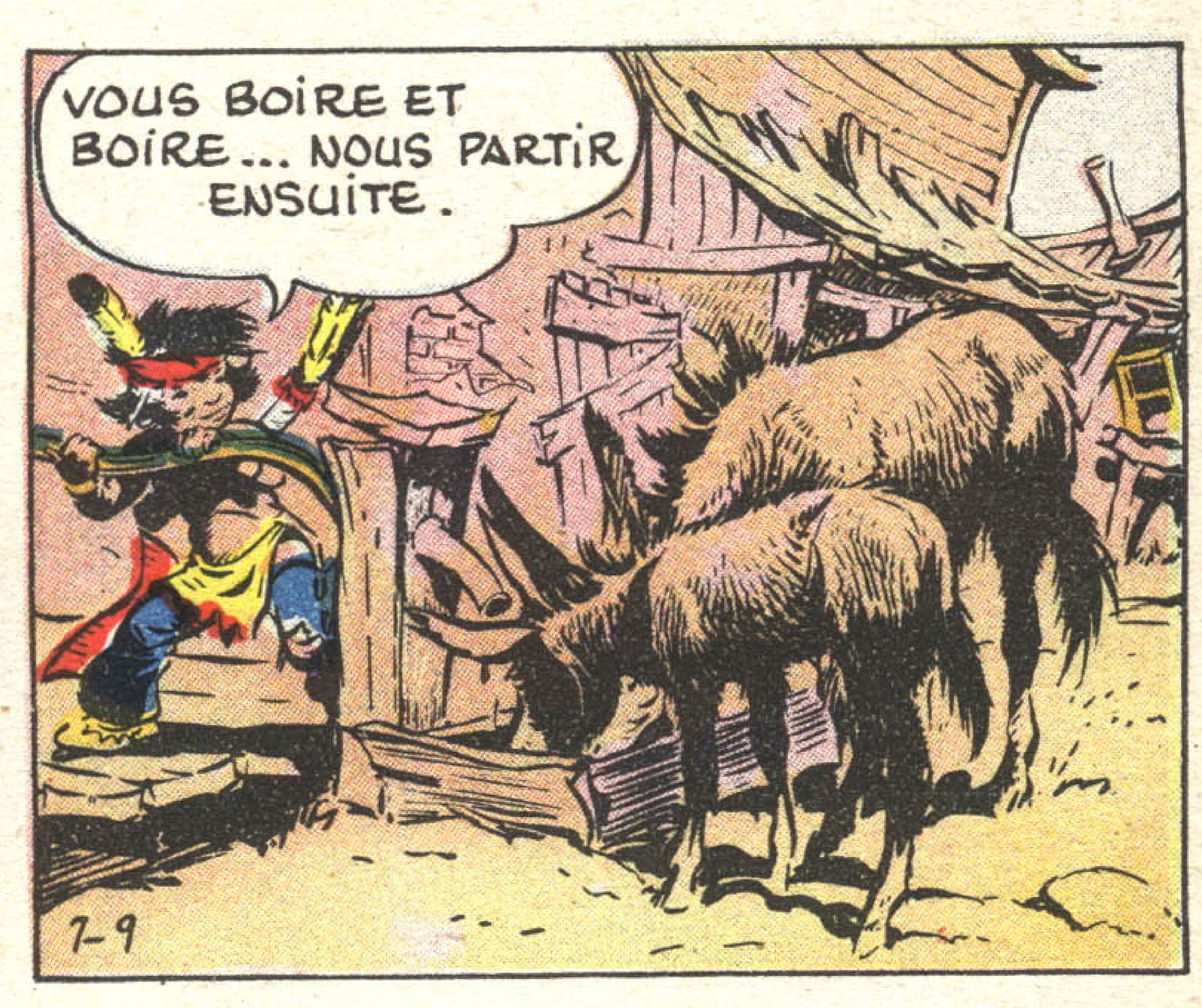


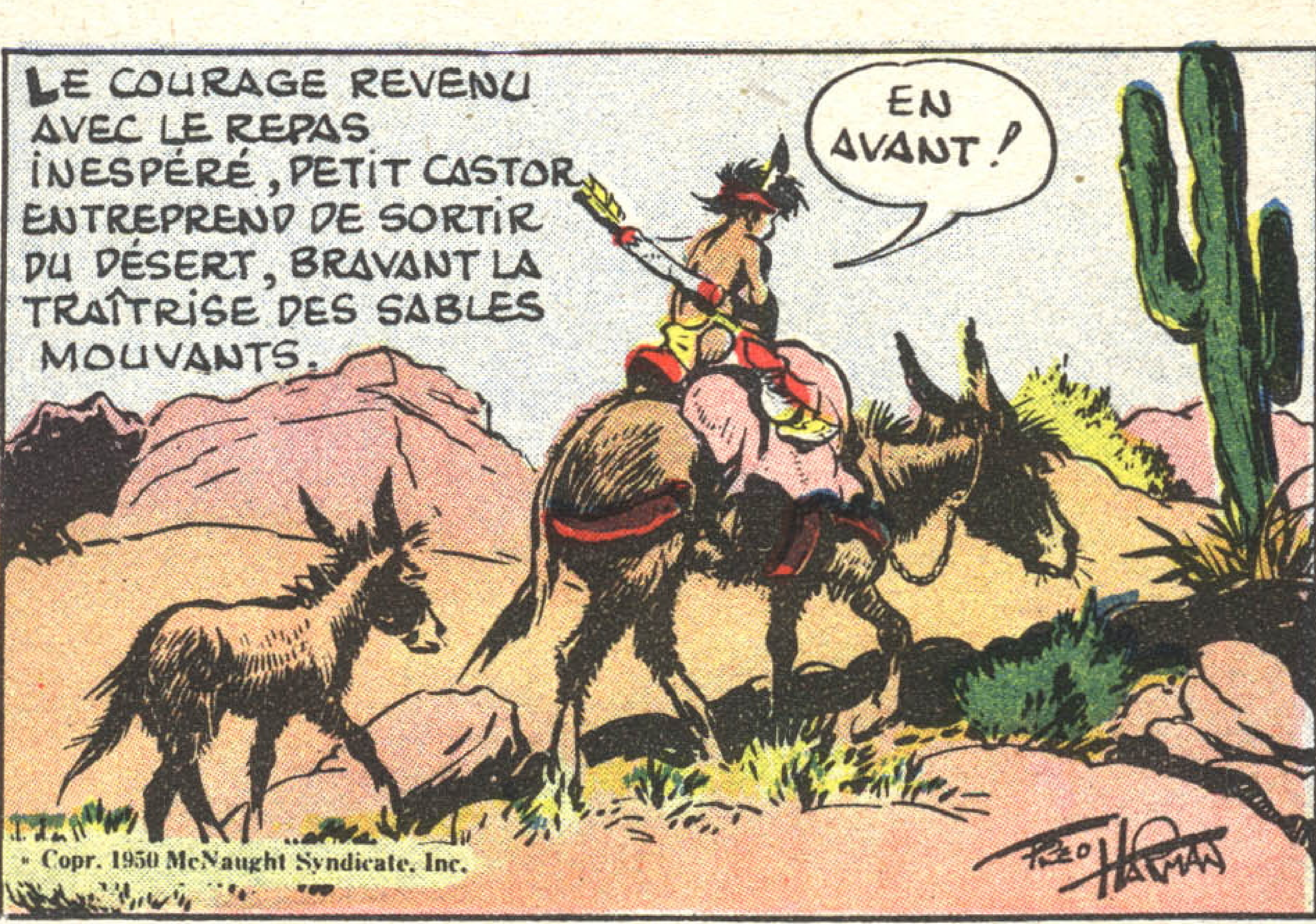
















D'OU VIENT CETTE EXPRESSION ?

JEEP

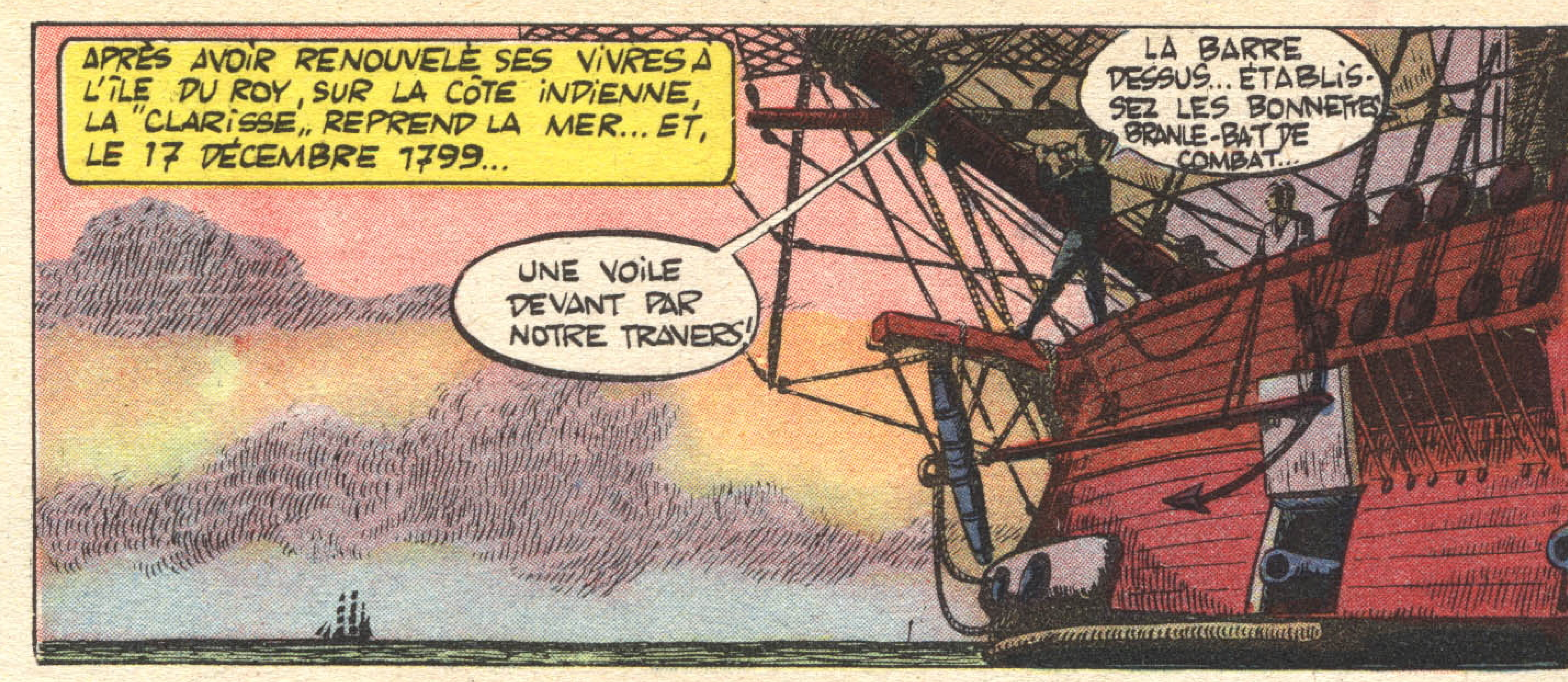
D'où vient le nom de la Jeep, cette petite automobile militaire de l'armée américaine qu'on a pu voir circuler dans le monde entier et dont la silhouette est si typique ?

JEEP est une sorte de diminutif pour Dji-Pi, prononciation américaine des deux lettres G. P.

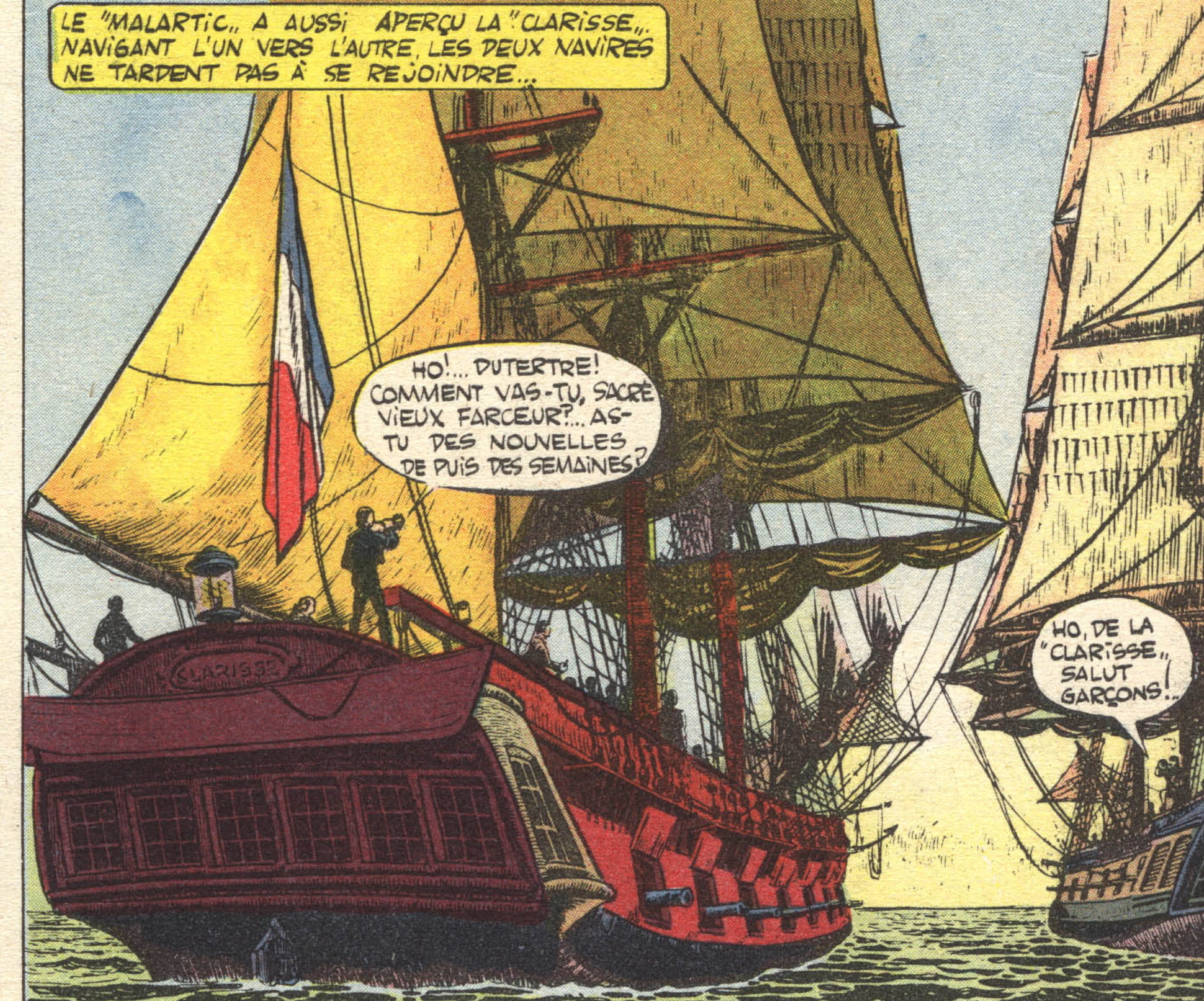
Et G. P. constituent les initiales des mots « general purposes », qui signifient « tous usages ».

La jeep est en effet un véhicule pour tous les terrains et que l'on a destiné aux missions les plus diverses.

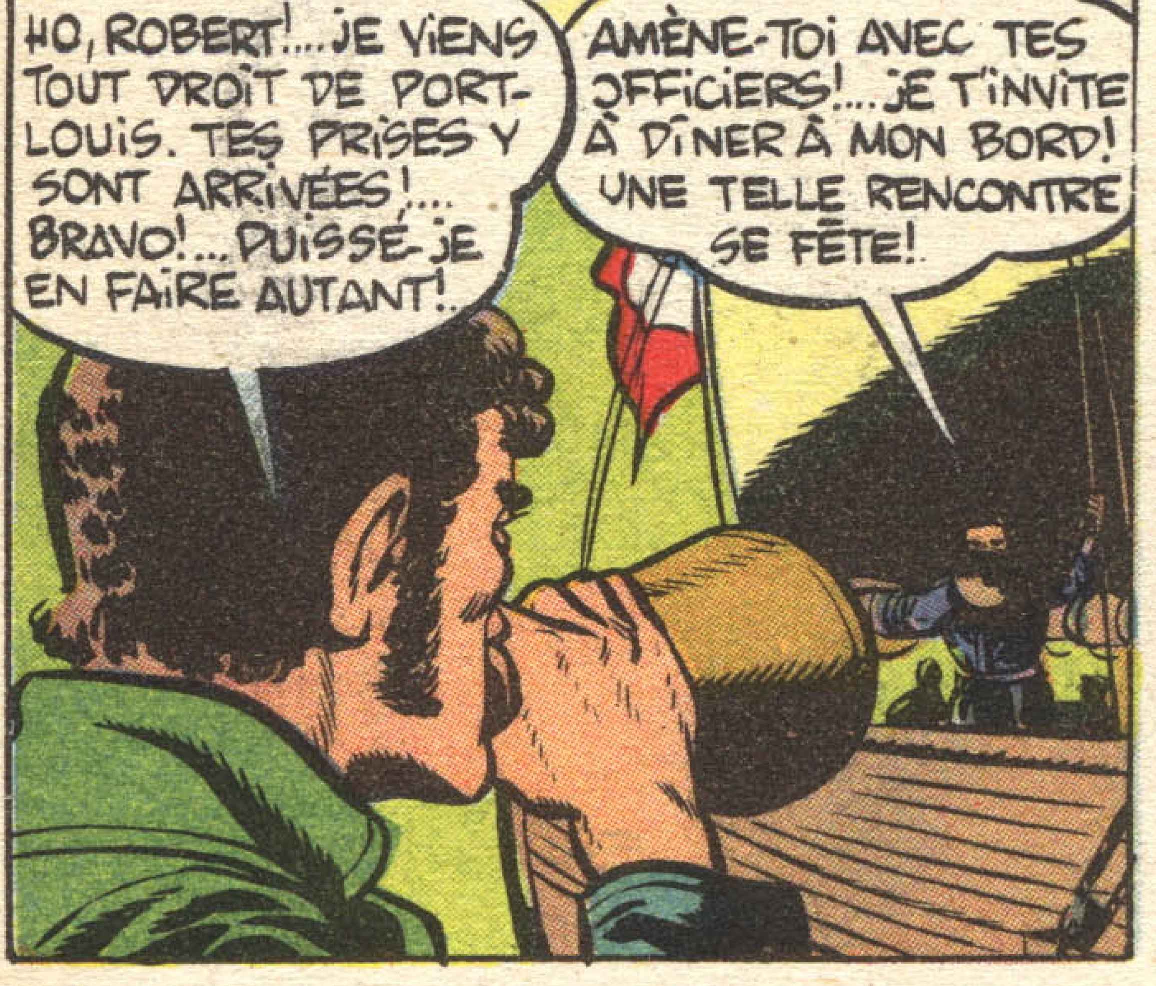




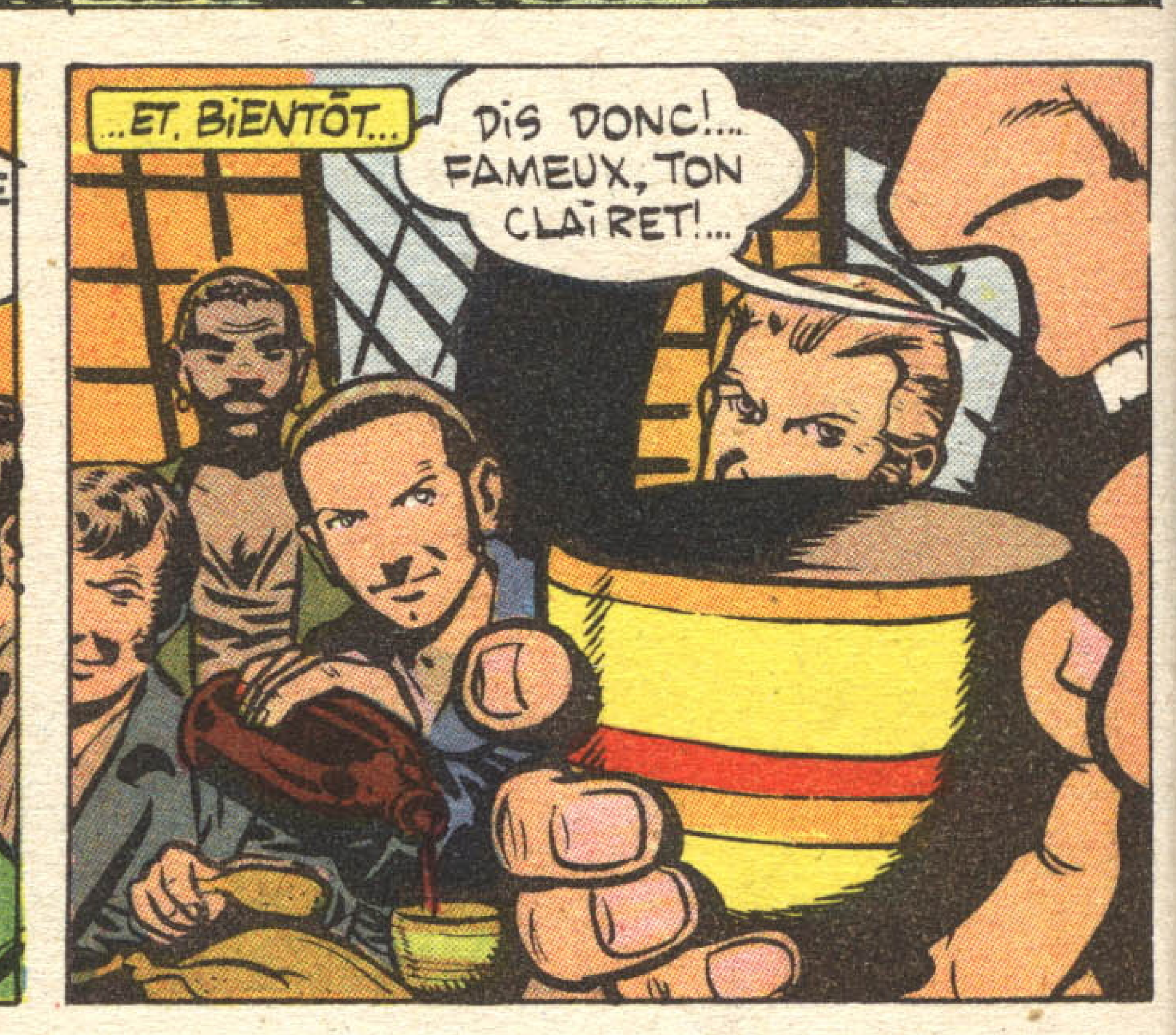
















Imprimé en Belgique aux Editions J. DUPUIS, Fils & Cie, Marcinelle.